

# JOURNAL DES DEMOISELLES.

Instruction.

Mahomet.

On était au sixième siècle ; il y avait 569 ans que Jésus-Christ était venu ; néanmoins le christianisme n'avait gagné, outre le monde romain, qu'une faible partie du monde barbare. L'Orient, presque tout entier, l'Afrique, à l'exception de la province de Carthage, n'étaient pas encore entrés dans le mouvement chrétien. Les habitants de l'Arabie, notamment, étaient encore purement idolâtres. Mahomet naquit sur ces entrefaites. La patrie de Mahomet est cette vaste presqu'île d'Arabie qu'environnent de toutes parts la mer Rouge, l'Océan indien et le golfe Persique, entre l'Ethiopie, la Perse, la Syrie et l'Egypte. Les anciens la divisaient en Arabie pétrée, en Arabie déserte et en Arabie heureuse.

L'Arabie heureuse doit son nom moins à la fertilité de son territoire qu'à sa situation favorable le long des côtes de la mer Rouge. Le canton où est bâtie la Mekke (la Macaroba des Grecs), dont on attribue la fondation à Abraham, et qui paraît n'a-

voir été d'abord qu'une station de caravanes, n'est pas un des moins arides de la presqu'île.

L'Arabie déserte, qui touche à la Syrie, est le véritable désert des Hébreux, celui où Agar et Ismaël, chassés par Abraham, se réfugièrent d'abord ; c'est une contrée malheureuse, à laquelle manquent l'eau et la végétation, et qui n'est habitée que par des tribus d'Arabes voleurs et nomades, appelés Bédouins.

L'Arabie pétrée touche à l'Arabie déserte et peut être confondue avec elle ; elle tire son nom d'une citadelle nommée Pétra, par les Grecs ; c'est le pays des Maba-théens. Elle est, comme l'Arabie déserte, occupée aujourd'hui encore par des tribus de Bédouins, presque jusqu'aux portes de Jérusalem.

Les déserts ne manquent pas à l'Arabie heureuse, mais on y trouve des vallées fertiles, de vertes oasis, des puits et des sources vives ; l'air y est plus tempéré, plus pur, surtout vers l'Océan, vers la pointe occidentale de la péninsule ; c'est là qu'est le pays d'Aden ou Eden, que l'on suppose être le berceau du premier homme, le *Paradis terrestre* de la Bible.

Frappés de l'étrange aspect des pasteurs des cantons septentrionaux de l'Hégiaz, les seuls où ils pénétrèrent, les soldats d'Alexandre les appelèrent *scénites* (les hommes



de la tente). Alexandre respecta leur pays; plus tard Auguste et Trajan essayèrent vainement d'y pénétrer.

Les Arabes, au temps de Mahomet comme aujourd'hui, aimaient à rattacher la généalogie de leurs principales tribus aux généalogies des patriarches hébreux. Ils révéraient surtout Abraham (Ibrahim), et faisaient remonter, par Ismaël, son fils, leur propre race en ligne directe jusqu'au premier homme (1). Mahomet parla d'Abraham comme de l'un des plus saints prophètes. Depuis, l'idolâtrie a souillé les Ismaélites, et c'est cette souillure que lui, Mahomet, avait reçu mission d'effacer. Les nombreux rapports de plusieurs de leurs coutumes et de leurs croyances avec celles des tribus juives, indiquent d'ailleurs une origine commune.

Les deux Arabies étaient la demeure de kabilhs ou tribus, toutes descendues d'Ismaël, les unes demeurant dans des villes, les autres nomades, différentes de mœurs, souvent ennemies les unes des autres, et fort loin de former un corps de nation, lorsque Mahomet vint les réunir sous un seul Dieu et sous un seul chef.

Nous n'essayerons pas de caractériser le prophète. Sa mission fut nécessaire et glorieuse; il suffit. Quels que soient les moyens qu'il ait employés pour rallier à lui les Arabes, pour les tirer de leurs superstitions et les constituer en corps de nation, il s'y montra d'une incomparable supériorité, et à ce titre seul, cet homme aura toujours le privilège d'exciter la curiosité et l'admiration.

Soixante-dix ans avant la naissance de Mahomet, les Habaschytes ou Abyssins

(Ethiopiens) s'étaient rendus les maîtres de la partie méridionale de l'Arabie, et l'année même de la naissance du prophète, la Mekke fut attaquée par eux. Ils furent repoussés par Ab-el-Motaleb, aïeul de Mahomet. La guerre éthiopique marqua le commencement d'une ère que les Arabes appelèrent l'ère de l'éléphant. Il est parlé de cette guerre dans le Koran.

La Mekke était gouvernée par une sorte de sénat composé d'abord de six, puis de huit et enfin de dix membres. Leurs attributions étaient autant religieuses que politiques. Ce gouvernement tenait de la république et de la monarchie par l'exclusion du pouvoir d'un seul et par l'admission du principe héréditaire. C'était une sorte de république aristocratique.

Des circonstances particulières de naissance et de fortune favorisèrent le génie de Mahomet. Il était de la tribu de Koräisch; son père se nommait Abdallah, fils d'Ab-el-Motaleb, fils de Haschem, le personnage le plus distingué de la tribu de Koräisch, et qui, par dix-sept ascendants, remontait à Adnan, petit-fils d'Ismaël. Sa mère se nommait Aminah, et était de la même tribu. Né à la Mekke en l'an 569 de Jésus-Christ, bien que de la noble tribu de Koräisch, qui participait au gouvernement de la Mekke et y tenait le premier rang, il avait eu pour tout héritage à la mort de son père, cinq chameaux, quelques hardes, et une esclave éthiopienne, nommée Baraca, et surnommée Omm Aïman (la mère fidèle), parce qu'elle avait nourri Mahomet.

À huit ans il perdit sa mère, et fut recueilli par son aïeul Ab-el-Motaleb, qui le recommanda en mourant à son fils Abou-Taleb; celui-ci en prit soin et l'éleva pour le commerce, profession qui chez les Arabes était exercée par les membres des tribus les plus illustres. L'oncle de Mahomet, Abou-Taleb, père du brave Aly, l'un des premiers disciples du prophète, exerçait lui-même la profession de marchand. Pour les affaires de son commerce, il faisait de

(1) Elmacin raconte ainsi la migration d'Agar et d'Ismaël dans l'Hégiaz : « Et Ibrahim les envoya tous deux dans la terre d'Hégiaz, où Ismaël s'habitua et épousa une des filles des Arabes d'Hégiaz, et Ismaël parla arabe. Ses enfants furent appelés Ismaélites. Des femmes d'Hégiaz il eut douze fils puissants, portant l'arc comme l'ange l'avait prédit à Agar. »



temps à autre le voyage de Syrie. Il emmena avec lui, dans un de ces voyages, Mahomet, à peine âgé de treize ans. Bien qu'idolâtre, Abou-Taleb avait conçu, dans ses relations avec les Syriens, une sympathie particulière pour les prêtres et les religieux chrétiens; il s'était lié notamment avec un moine nestorien (Sergius, à ce qu'on croit), dont le monastère était à Bosra, ville relevant du gouvernement de Damas. Le jeune Mahomet et son oncle reçurent l'hospitalité dans le monastère de ce moine et eurent avec lui des entretiens qui firent impression sur le futur prophète, et dont il paraît s'être souvenu. De retour dans sa patrie, Mahomet fit à vingt ans ses premières armes sous son oncle Abou-Taleb, dans une guerre qui marqua dans les fastes de l'Arabie, antérieurs à l'islamisme, et qui fut surnommée la guerre impie, parce que tel fut l'acharnement des deux partis dans cette guerre, qu'ils en vinrent à se livrer bataille durant les quatre mois sacrés pendant lesquels il était défendu aux Arabes de se battre. Mahomet y donna plusieurs fois des marques de courage et de présence d'esprit qui le mirent en grande réputation parmi ses compatriotes. Ce fut peu après que son oncle Abou-Taleb le plaça, à l'âge de vingt-cinq ans, près de Khadige, fille de Khorailed, et, comme Mahomet, de la tribu des Khoraiçhytes. C'était une riche marchande, veuve de deux maris et âgée de quarante ans, qui le fit d'abord son facteur, puis son époux, et le rendit un des plus riches citoyens de la Mekke. Le mariage de Mahomet avec Khadige fut heureux de toute manière. Il eut d'elle huit enfants, quatre fils et quatre filles. L'aîné des garçons fut nommé Al-Kassem, d'où vint à Mahomet le surnom d'Abou'l Kassem, suivant l'usage des Arabes de prendre le nom de leur fils premier né. Al-Kassem et ses trois frères moururent en bas âge. Les quatre filles, Fathime, Zeïnab, Rokaïa et Omm-Kolthoum, vécurent, et furent toutes mariées; Fathime, notamment, à Ali-ben-Abou-Ta-

leb (1). Othman-ben-Affan, qui fut depuis l'un des quatre premiers Khalifes successeurs de Mahomet, épousa successivement les deux dernières.

Nous ne pouvons ici suivre Mahomet dans toutes les phases de sa vie. Vers quarante ans, il commença à s'élever contre les idoles de sa patrie. La kaabah, maison, ou temple des dieux de la Mekke, qu'Abraham lui-même, à ce qu'on croyait, avait élevée, contenait ces étranges idoles, les unes de pierre, les autres de bois, empruntées aux différents cultes de l'Asie, et aussi la fameuse pierre noire qui est restée en vénération aux musulmans (2). Un oncle de Mahomet, Abbas, était grand-prêtre ou gardien de la kaabah. Mahomet eût pu lui succéder, mais il préféra une mission plus belle quoique plus périlleuse. Il s'annonça donc comme prophète, comme apôtre de Dieu, déclarant une guerre implacable à toute espèce d'idolâtrie, soutenant l'unité de Dieu, et caractérisant ceux qui embrassaient sa doctrine, par le nom de *moslems*, qui veut dire gens parfaitement résignés à la volonté divine. C'est alors qu'il commença le Koran, dont il faisait des lectures publiques au grand déplaisir des gouvernants de la Mekke. Ce fut dans la solitude du mont Harra, près de la Mekke, où déjà depuis quelques années il avait pris l'habitude de se retirer avec sa famille, qu'il eut sa première extase ou vision prophétique. Il en revint un jour, disant que l'ange Gabriel lui était apparu et lui avait ordonné d'abandonner l'idolâtrie, en le déclarant envoyé et apôtre de Dieu. Depuis il ne cessa de recevoir dans sa retraite les

(1) *Ben*, fils en Arabe; *Ali ben Abou Taleb*, veut donc dire: Ali, fils d'Abou Taleb. Les mots *ben*, fils, *abou*, père, entrent dans la composition d'une quantité innombrable de noms très-fréquents dans l'histoire orientale. Tous les noms arabes ont ainsi une signification propre. Par exemple, *Malek-adhel*, le roi juste, etc.

(2) On croit que c'est une sérolithe, mais ce n'est là qu'une conjecture.



communications du ciel, par l'entremise de l'ange Gabriel, et il en rapporta au fur et à mesure les versets du Koran. Les deux articles fondamentaux de la loi nouvelle étaient : l'unité de Dieu et l'apostolat de Mahomet ; et ils se trouvaient compris dans cette profession de foi si célèbre chez les musulmans : *La allah illa allah Mohammed ressoull allah* ( Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu ; Mahomet est l'apôtre de Dieu ). C'est ce que les muezzins crient encore du haut des minarets, en appelant les fidèles à la prière (1).

Dans les trois premières années de sa mission, le nombre de ses prosélytes dépassait à peine une douzaine. Sa première femme Khadige, son cousin Ali, Omar, Abou-Bekr, Zaïd, faisaient partie de ce cénacle. Mais environ dix ans après, le nombre de ses disciples s'était singulièrement accru à la Mekke et surtout au dehors. Ses prédications continuelles avaient soulevé au plus haut point la colère des Koraischites ; ils ameutèrent le peuple contre lui. Trois fervents souteneurs de l'ordre établi résolurent de se délivrer du novateur par le meurtre ; le novateur, contraint de se mettre en sûreté, s'enfuit à Yathreb ( Médine ), ville au nord de la Mekke, et comme elle dans l'Hégiaz. Yathreb reçut alors le nom de Medinath-al-Naby ( Cité du prophète ). On l'a nommé depuis par excellence Medina, Médine ( la Cité ). C'est

(1) Les muezzins sont les crieurs qui du haut des minarets, ou tours des mosquées, récitent à pleine voix cinq fois par jour la formule suivante : *Dieu est grand, Dieu est grand ! j'atteste qu'il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu ; j'atteste qu'il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu. J'atteste que Mahomet est l'apôtre de Dieu ; j'atteste que Mahomet est l'apôtre de Dieu. Venez à la prière, venez à la prière. Venez au service divin, venez au service divin. Dieu est grand, Dieu est grand.* Si c'est le matin, ils ajoutent toujours par deux fois : *La prière est meilleure que le sommeil, la prière est meilleure que le sommeil.*

cette émigration ( 20 septembre 622 ) qui fut nommée l'hégire, du mot arabe *hedjira*, qui veut dire fuite. Mahomet arriva à Médine le 16 ne raby-el-awal ( 28 septembre 622 ). Les musulmans comptent le commencement de leur ère du premier jour de l'année arabe dans laquelle la Fuite eut lieu, savoir, du vendredi 15 juillet 622 de Jésus-Christ, et non du jour même de cette fuite ( 20 septembre 622 ). Mahomet entra dans sa cinquante-quatrième année. Il avait perdu peu auparavant sa femme.

Il épousa en différents temps plusieurs femmes, dont les plus célèbres sont Aïescha, fille d'Abou-Bekr, et Hafssah, fille d'Omar. Aïescha fut la seule qu'il épousa jeune fille, d'où vint le surnom de son père, Abou-Bekr, c'est-à-dire *père de la vierge*.

Mahomet eut bientôt de nombreux prosélytes, mais il lui fallut soutenir plusieurs combats. Le plus célèbre fut celui de Bedr, qui commença, selon la coutume des Arabes, par des combats singuliers ; puis après l'attaque devint générale. Les chances du combat étaient encore incertaines, lorsque Mahomet intervint de sa personne au plus fort de la mêlée et mit en fuite les idolâtres, en jetant de la poussière contre leur face. Ne croyez pas qu'il attribua la victoire à sa valeur : Dieu, dans le Koran, rappelant à son envoyé cette victoire, lui dit : *Ce n'était pas toi qui lançais la poussière, c'était Dieu qui la lançait par tes mains*. Ces paroles se lisent encore sur les lances, les piques et les armes de trait des musulmans.

Durant onze années, Mahomet combattit de la sorte, avec des vicissitudes diverses, la résistance des Arabes idolâtres et celle des Juifs, qui ne lui étaient pas moins opposés. Mais le glaive, toujours en aide au Koran, triompha de tout ; et, à la suite de longs travaux, de succès contestés, de combats presque continuels, où il fit toujours paraître et parler Dieu à propos, la Mekke prise, tout lui devint facile, et il fut proclamé sur l'Alsafa premier conducteur



et souverain pontife des Arabes (1). Tels avaient été l'audace et le génie de cet homme qu'avant sa mort, dans la vingt-deuxième année de sa mission, il avait réuni sous ses bannières toutes les tribus de l'Arabie, et se préparait à diriger lui-même une guerre sainte contre les Grecs et les Perses, lorsque la mort l'enleva.

Mahomet mourut âgé de soixante-trois ans, dans la vingt-quatrième année de son apostolat, dont il avait employé les treize premières à convertir par la prédication ses compatriotes de la Mekke, et les onze dernières à diriger de Médine les expéditions de guerre qui fondèrent sa puissance et firent adopter sa doctrine par les principales tribus de l'Arabie. Il avait pris le germe d'une maladie de langueur en la septième année de l'hégire, dans une de ses guerres de prosélytisme contre les Arabes professant le judaïsme. Ayant pénétré dans Kaïbar, leur principale forteresse, il alla loger chez un des premiers citoyens nommé Hareth, dont la fille Zeïnab servit au vainqueur une épaule de mouton empoisonnée. Mahomet ayant mis dans sa bouche un morceau de cette viande, dont le goût lui déplut, le rejeta aussitôt; mais

le poison avait si activement agi sur lui qu'il fut depuis ce temps presque toujours valétudinaire. Il ne mourut cependant que trois ans plus tard, dans la onzième année de l'hégire, après avoir pris la Mekke et accompli quelques-uns des plus grands actes de sa mission.

Il était à Médine lorsqu'il fut attaqué, le 27 du mois de safar, de la fièvre dont il mourut le 12 du mois raby-el-awal, après vingt-un jours de maladie (6 juin 632). Son corps fut inhumé à Médine, où son tombeau est continuellement visité par les pèlerins. Mahomet était de moyenne taille, il avait les yeux noirs, le col long, le teint blanc et coloré, la barbe épaisse, le front large, le nez aquilin, la bouche grande; il avait quelque embonpoint et sa constitution était robuste.

L'œuvre capitale de Mahomet est le Koran, qui contient sa loi, sa doctrine et ses prétendues révélations; les musulmans le vénèrent et le tiennent pour divin et venu du ciel. Son titre (Koran) veut dire lecture; al-koran, avec l'article, la lecture.

Le Koran fut d'abord publié par fragments qu'un confident recueillait de la bouche de Mahomet et communiquait aux fidèles; ceux-ci l'écrivaient à leur tour ou le renaient de mémoire. Les copies qu'ils prenaient ainsi étaient déposées sans ordre dans un coffre. Abou-Bekr, premier khalife, successeur de Mahomet, en recueillit avec soin les feuilles éparses et les mit en ordre en un seul volume, qu'il déposa entre les mains d'Hafssa, fille d'Omar, une des veuves du prophète. Cet exemplaire servit d'original au khalife Othman, en l'an 30 de l'hégire (650), pour la correction ou la suppression des Korans qui, plus tard, seraient trouvés non conformes dans les diverses provinces de son empire. Aujourd'hui, c'est le saint livre des nations musulmanes; il est divisé en 114 chapitres ou sourates (pas, ou degrés) distingués, dans les manuscrits, non par des numéros, mais par des titres particuliers pris selon les

(1) Après la prise de la Mekke, ayant fait convoquer les principaux habitants, il leur demanda quel traitement ils attendaient de lui : « Nous n'attendons, répondirent-ils, que du bien de toi, frère généreux, fils d'un frère généreux. — Allez donc, leur dit-il en les congédiant, vous êtes libres. » Le calme rétabli, il se rendit à la colline d'Alsafa, où il fut inauguré comme souverain spirituel et temporel, et il y reçut le serment de fidélité de tout le peuple assemblé. Après cette cérémonie, il marcha vers la Kaabah, dont il fit sept fois le tour; il toucha et baisa la pierre noire; puis, entrant dans le temple, il détruisit toutes les idoles, au nombre de trois cent soixante, sans épargner les statues d'Abraham et d'Ismaël, malgré son respect pour ces deux patriarches, et, pour purifier ce saint lieu, il se tourna de tous les côtés en criant et en répétant à haute voix : « Allah akbar (Dieu est grand), etc. »



matières qu'ils traitent. Les uns se disent révélés à la Mekke, les autres à Médine, ou dans l'une et l'autre ville ; ce qui est ordinairement indiqué dans les titres. Chaque sourate, à l'exception d'un seul, qui est le neuvième, est divisé en versets, qu'indique un *ajat*. Ils commencent tous par cette formule : *Au nom du Dieu clément et miséricordieux*. Le premier de tous est intitulé : *Celui qui ouvre et qui soumet les cœurs*.

CHARLES ROMÉY.

## Deuxième Littéraire.

*Avant d'entrer dans le monde*, par le docteur Saucerotte, professeur de philosophie au collège de Lunéville. Un vol. grand in-8°, chez Jules Renouard et comp., libraires-éditeurs, rue de Tournon, n° 6.

En 1824, plusieurs jeunes Italiens ayant en vain essayé d'arracher leur patrie au joug de l'Autriche, partirent en exil et allèrent demander à l'hospitalière Amérique la réalisation de leurs rêves d'indépendance et de liberté. A eux s'étaient joints quelques Français impliqués dans des complots politiques, les uns par suite de leurs opinions opposées au gouvernement d'alors, les autres (et c'était le plus grand nombre) plutôt par besoin de changement que par conviction réelle. Parmi ces derniers se trouvait le fils d'un honnête artisan de Toulouse. Une éducation brillante et qui éproua toutes les épargnes de sa famille, avait inspiré à Robert M..... une répugnance invincible pour la profession paternelle, que son frère Jacques M..... avait embrassée. Par désœuvrement, Robert s'était associé à d'imprudents amis, et l'espoir de faire rapidement fortune l'entraîna à la suite de l'émigration italienne, malgré les

prières, les larmes, la volonté même de son vieux père !

La petite colonie s'arrêta à Newtonia, dans une des fraîches vallées du Kentucky, que l'on a surnommée le *paradis terrestre*. Là se trouvaient réunies déjà plusieurs familles venues de différents pays, sur la foi des doctrines rénovatrices de l'Écossais Owen, dont les prédications avaient alors un grand retentissement. Ce réformateur hardi déclarait la guerre aux traditions généralement reçues, accordait aux hommes une liberté illimitée, sans leur imposer d'autre frein que celui de la raison, et établissait entre eux une égalité absolue. Séduit par la nouveauté de ces théories, plusieurs des émigrants italiens demandèrent aussitôt à être admis dans l'association ; mais d'autres, moins enthousiastes, et guidés par les conseils d'un Milanais nommé Ricci, dont ils avaient apprécié l'intelligence élevée et le beau caractère, reculaient devant l'application d'un droit de liberté qui n'était pas réglé et limité par les lois ; cependant, comme il leur eût répugné de se séparer de leurs compatriotes, auxquels ils étaient attachés par une étroite communauté d'opinion et de périls, ils se joignirent à eux et furent, dès lors, les premiers à donner l'exemple de leur adhésion au principe qui régissait l'association, en cultivant la terre et remuant le hoyau et la bêche, occupations que les plus fervents apôtres de la réforme, malgré leur admiration pour la fraternité universelle, ne parurent pas goûter infiniment. Suivant l'impulsion générale, Robert était devenu colon de Newtonia.

A quelque distance de l'association européenne, une colonie de peuplades indiennes s'était formée par les soins d'un missionnaire français. Proscrit en 1793, le père André (c'est ainsi qu'on l'appelait) était venu au milieu de ces contrées sauvages de l'Amérique, répandre les bienfaits de la civilisation et de la religion : sans crainte des fatigues et des dangers de sa



sainte entreprise, la croix à la main, il avait dompté le naturel farouche des habitants et triomphé de leurs habitudes nomades. Placés sous la protection des États-Unis, auxquels ils payaient une redevance annuelle, ces sauvages se soumettaient avec joie à une autorité qui leur assurait la jouissance paisible du sol natal, et chaque jour ils appelaient les bienfaits de Dieu sur celui qui les avait initiés aux arts et aux lois des sociétés européennes.

Le père André fut accueilli avec joie par ses compatriotes ; mais, en apprenant sur quelles bases fragiles était fondée leur association, il ne put s'empêcher d'exprimer ses craintes pour l'avenir de la colonie : « Vous subordonnez les droits de la morale aux droits des individus, leur dit-il ; à quel titre réclamez-vous donc le respect de votre liberté, de vos droits, et comment ferez-vous sortir l'égalité d'un système dans lequel chacun jugera l'intérêt général, du point de vue de son intérêt particulier ? Et puis enfin, ajoutait le bon vieillard, nous ne sommes pas libres de reconnaître une société autre que celle au sein de laquelle nous sommes nés, à qui nous devons notre conservation, notre éducation ; elle a sur nous des droits antérieurs à tout autre droit, et que nous ne saurions méconnaître sans briser tous les liens de reconnaissance, d'amour et de respect qui doivent nous rattacher à la patrie et à la famille ! »

Ces sages paroles firent une vive impression sur quelques-uns des émigrés qui n'avaient suivi que par entraînement les doctrines de l'Écossais Owen. Robert fut le premier à en subir l'influence ; elles lui rappelèrent son foyer délaissé, sa famille abandonnée pour une folle entreprise et contre les volontés d'un père ! N'était-ce pas d'ailleurs un singulier contraste que celui de ces deux réunions d'hommes, dont l'une rejetait avec mépris une civilisation que l'autre accueillait avec bonheur ! Là, les sentiments de la nature, les devoirs les

plus sacrés foulés aux pieds ; ici de nobles intentions grandissant, et se fortifiant au souffle de la religion.

Les événements devaient bientôt se charger de justifier les appréhensions du père André. Un jour, deux nacelles se dirigèrent à force de rames vers un flot inculte ; quatre hommes en descendirent. Deux d'entre eux se mirent en présence et levèrent l'un sur l'autre une arme meurtrière. Un tiède soleil de printemps éclairait cette scène... l'un des combattants tomba mort ! Une cause futile, quelques rivalités, ensanglantaient pour la première fois le territoire de la colonie ! Le père André ensevelit dans la tombe la victime, et s'adressant à ceux qui l'entouraient : « En face de ce cercueil, dit-il d'un ton pénétré, la mort sera-t-elle sans enseignement ? Ah ! laissez aux cœurs vides de hautes pensées, aux intelligences sans avenir, ce dédain de la vie, vertu des sauvages ! La vôtre doit avoir plus de prix à vos yeux ! Placez votre honneur assez haut pour qu'il ne se ternisse point au souffle impur des passions d'ici-bas. L'honneur ! est-ce donc une chose que l'on puisse vous enlever ou vous rendre à la pointe d'une épée ? au prix d'un crime ? Vous prétendez qu'en abolissant cette coutume sanguinaire, on bannirait cette urbanité, cet échange de procédés bienveillants, au moins dans la forme, sans lesquels les rapports sociaux deviendraient intolérables. Mais n'est-il donc, pour commander les égards, d'autre titre que celui de spadassin ? Singulier respect que celui qu'on n'obtient qu'à la pointe d'une épée ! Avouez-le donc, vous vous battez parce que c'est l'usage, parce que le préjugé vous le commande. Or, que dire d'un usage qui porte le mépris de la justice et du sens commun jusqu'à forcer un homme d'honneur à livrer sa vie à un misérable dont il aura reçu un outrage ? »

Quelque temps après ce triste événement, le père André, désireux de revoir la colonie qu'il avait fondée, partit, laissant



l'association européenne dans un état de décadence qui empirait chaque jour et menaçait d'avoir les plus funestes résultats. Un des colons étant venu à mourir, sa succession appartenait de droit à ses enfants; mais quelques individus n'ayant pas su conserver les biens qui leur étaient primitivement échus dans le partage fait en commun, s'opposèrent à la transmission intégrale de la fortune du défunt : « On n'avait pas droit, disaient-ils, de retenir, contre la volonté du plus grand nombre, la propriété des choses que l'on ne possédait que par suite d'une convention volontaire et mutuelle; une délibération pouvait détruire ce qu'une délibération avait institué. » Ricci et Robert, ainsi que toute la partie saine et éclairée de la colonie, protestèrent vainement contre cette violation d'un des droits les plus sacrés. Il fut décidé qu'un tiers seulement reviendrait aux enfants du défunt. Une conséquence immédiate de cette immense injustice fut le départ de plusieurs chefs de famille qui ne pouvaient supporter l'idée de voir, à leur mort, leurs enfants violemment frustrés des biens qu'ils avaient acquis à la sueur de leur front. Mais elle eut encore un plus funeste résultat : un profond découragement s'était emparé de l'âme de Ricci; témoin impuissant de la décadence de la colonie, assistant à la ruine de toutes ses espérances, il demeurait des jours entiers plongé dans une immense tristesse.... Un matin, il ne parut pas à l'heure accoutumée; ses amis, alarmés de ce retard, forcèrent la porte de son appartement... ils ne trouvèrent plus qu'un cadavre... Ricci s'était empoisonné!

Robert aurait voulu fuir loin de ces scènes de deuil; mais, ruiné par la fuite d'un misérable qui avait emporté les modestes épargnes déposées entre ses mains, il s'arrêta, comme le malheureux Ricci, à la pensée du suicide! Pour lui le passé n'était que regrets; l'avenir, que nouveaux chagrins; décidé à trancher une vie qui lui était à charge, il avait déjà levé

l'arme fatale... lorsque des coups retentirent à sa porte.

« C'est un message du père André pour vous, » lui cria une voix en dehors. Le bon missionnaire qui, devinant les instincts vertueux de Robert, l'avait souvent aidé de ses conseils et soutenu dans ses retours vers des voies meilleures, près de mourir, adressait ses dernières consolations à son jeune ami, et, déplorant la mort funeste de Ricci, recommandait surtout à Robert, comme par une secrète inspiration, de fortifier son cœur contre la contagion d'un si fatal exemple : « O mon ami ! lui disait-il, en terminant sa lettre, quel est l'homme qui peut oser dire : ma tâche est finie, je n'ai plus de devoirs à remplir ! »

Robert comprit ces nobles paroles : n'avait-il pas en effet une grande faute à réparer... sa désobéissance à la volonté d'un père ! Connaissant la difficulté de sa position, le père André lui avait laissé une somme suffisante pour lui permettre de retourner en France. Le jeune homme en profita, et, quittant Newtonia avec un indicible bonheur, il s'embarqua sur le premier vaisseau qui faisait voile pour la France. Six semaines après, il arrivait à Toulouse.

Ayant attendu la nuit, afin de ne pas être reconnu avant sa réconciliation avec sa famille, il arriva jusqu'à la maison paternelle; mais, à la place de l'humble toit où s'était écoulée son enfance, s'élevait un hôtel de belle apparence où tout semblait, en ce moment, disposé pour une fête, tandis qu'à l'extérieur, une foule nombreuse se tenait arrêtée devant l'une des fenêtres en frappant l'air du bruit des vivats.

« A qui donc s'adresse cette ovation ? » hasarda Robert en interrogeant un des spectateurs de cette scène.

— C'est, lui répondit-on, à l'un des principaux industriels de Toulouse, dont on fête aujourd'hui l'entrée au conseil municipal.

— Son nom ?



— Jacques M.....

— Jacques M..... ! s'écria le jeune homme d'une voix entrecoupée, vous ne vous trompez pas ? C'est bien Jacques M..... ?

— Oui, le fils d'un honnête ouvrier de notre ville, mort il y a quelques années, par suite, dit-on, des chagrins que lui causa le départ d'un fils. »

A ces fatales paroles, un nuage se répandit sur les yeux de Robert, et succombant à son émotion, il perdit connaissance.

Quand il recouvrasens, il était étendu sur un lit, dans un appartement meublé avec luxe ; un homme inconnu se tenait près de lui, semblant interroger les pulsations de son poulx. « Mort de chagrin ! » Ce fut le premier cri de Robert ; mais l'inconnu, qui avait sans doute appris la cause de l'évanouissement du jeune homme, le rassura en lui déclarant que le propos qu'il avait entendu n'était nullement fondé, et que son père, dont il avait été l'ami, le médecin, était mort des suites d'une affection dont il portait le germe depuis longues années. Quelques minutes après, Jacques M....., qui, dans la crainte que sa présence ne causât au malade une impression trop vive, s'était d'abord tenu dans un appartement voisin, cédant à son impatience, se précipita dans la chambre suivi de sa femme, de ses enfants, et serra son frère entre ses bras ; plus tard, quand Robert fut entièrement guéri, il l'associa à ses

travaux et aux joies de sa vie de famille.

Robert M..... chercha désormais, par son zèle, par son amour pour les devoirs de sa nouvelle position, à expier son triste passé ; mais, comme son frère le pressait un jour de rentrer dans le monde, et lui demandait avec sollicitude quand il consentirait à suivre son exemple et à chercher dans une union bénie par le ciel, le bonheur dont il était témoin : « Quand je pourrai, lui répondit-il, m'agenouiller sans remords sur la tombe de mon père ! »

Il n'est aucune de vous, mesdemoiselles, qui ne sache trouver dans la vie intime, dans les soins de la famille, de quoi satisfaire aux exigences de son imagination ; aussi ce livre, dont nous avons voulu vous faire apprécier la morale douce et sage, les utiles conseils et les précieux enseignements, est-il plutôt destiné à vos frères, au moment de leur premier pas dans le monde ; mais pour qu'ils puissent mieux comprendre les paroles du bon père André, ce défenseur de la sainte cause de la famille, de l'autorité paternelle, de la propriété, du pouvoir et de l'ordre, c'est auprès de vous, mesdemoiselles, avec vous, qui vous êtes faites les gardiennes du foyer et du bonheur domestiques, que vos frères liront ces pages écrites avec talent par un philosophe judicieux et éclairé, vieux de savoir et d'expérience, mais jeune d'esprit et de cœur.

AYMAR DE LA PERRIÈRE.

## Littérature Etrangère.

ON AN INFANT SMILING AS IT AWOKE.

After the sleep of night as some still lake  
Displays the cloudless heavens in reflection,  
And dimpled by the breezes, seems to break  
Into a waking smile of recollection.  
As if from its calm depth the morning light,  
Call'd up the pleasant dreams, that gladden'd  
[night.

A UN ENFANT QUI SOURIT EN S'ÉVEILLANT.

Comme après le calme de la nuit, un lac  
tranquille qui réfléchit un ciel sans nuage et que  
la brise légère ride doucement à sa surface,  
semble s'éveiller et sourire à ses souvenirs.  
Comme si la lumière du matin rappelait du fond  
de ses paisibles profondeurs, les songes agréables  
qui embellirent sa nuit.



So does the azure of those laughing eyes,  
Reflect a mental heaven of thine own;  
In that illumined smile, I recognize  
The sunlight of a sphere to us unknown  
Thou hast been dreaming of some previous bliss  
In other worlds, for thou art new to this.

Hast thou been wafted to Elysian bowers  
In some blessed star where thou hast preexisted;  
Inhaled th'ecstatic fragrance of flowers,  
Around the golden harps of seraphs twined?  
Or heard those nightingales of paradise,  
Pour thrilling songs and choral harmonies?

Perchance all breathing life is but an essence,  
From the great fountain spirit in the sky,  
And thou hast dreamt of that transcendent pre-  
[sence,  
Whence thou hast fall'n a few drops from on  
[high,  
Destined to lose, as thou shalt mix with earth,  
The bright recallings of thy heavenly breath.

We deem thy mortal memory not begun,  
But hast thou no remembrance of the part?  
No lingering twilight of a former sun;  
Which o'er thy slumbering faculties hath cast  
Shadows of unimaginable things,  
Too high or deep, for human fathowings.

Perchance while reasons earliert flush is bright-  
[tening;  
Athwart thy brains celestial sights are given;  
As skies that open, to let out the lightning  
Disclose a transitory glimpse of heaven;  
And thou art wrapt in visions all too bright  
For ought but cherubin and infant sight.

Emblem of heavenly purity and bliss,  
Mysterious type which none can understand  
Let me with reverence approach to kiss  
Limbs lately touch'd by the creator's hand  
So awful art thou that I feel more prone  
To claim thy blessing than bestow mine own.

Ainsi, le transparent azur de tes yeux si  
riant, semble réfléchir un ciel idéal qui n'é-  
claire que toi seul. Dans l'éclat radieux de ton  
sourire, je reconnais les feux d'un soleil qui  
ne brille que dans une sphère à nous inconnue.  
Tu viens sans doute de rêver à quelque  
félicité dont tu as joui autrefois dans d'autres  
mondes, car tu es encore étranger dans celui-ci.

As-tu été transporté dans les bosquets ély-  
séens de quelque astre bienheureux où tu as  
préexisté? As-tu aspiré l'arôme suave des fleurs  
tressées autour des harpes d'or des séraphins?  
Ou bien as-tu entendu ces chants cadencés que  
les rossignols du paradis chantent en chœur?

Peut-être toute cette vie qui se respire n'est-  
elle qu'une essence dont la source créatrice est  
au ciel, et à laquelle tu viens sans doute de  
rêver. C'est d'elle que tu nous es tombé, sem-  
blable à une goutte de rosée, et tu es destiné à  
perdre, à mesure que tu te mêleras aux choses  
de la terre, les radieuses reminiscences de ta  
céleste origine.

Nous croyons que ta mémoire mortelle n'a  
pas encore commencé; mais n'as-tu pas quel-  
que souvenance du passé? Ne vois-tu pas quel-  
que rayon d'un premier soleil qui aurait pro-  
jeté sur tes facultés assoupies, les ombres de  
choses inimaginables, de choses trop élevées et  
trop profondes pour l'esprit de l'homme?

Comme à travers un nuage qui s'ouvre pour  
laisser passer un éclair, on aperçoit une vue  
rapide et fugitive des cieux, ainsi pendant les  
premières heures de ta raison, peut-être des  
vues célestes dardent à travers ton cerveau et  
tu es enveloppé dans des visions trop brillantes  
pour être contemplées par d'autres regards que  
ceux des cherubins ou des enfants.

Emblème de la pureté et de la félicité célestes,  
type mystérieux que nul ne peut comprendre,  
laisse-moi t'approcher avec respect pour baiser  
des membres que vient de toucher la main  
du Créateur; tu es si imposant dans ton inno-  
cence, que je suis plus portée à implorer ta bé-  
nédiction qu'à te donner la mienne.

Mlle NOËMI THEVENIN.



Éducation.

## HISTOIRE

DES

### SIX FEMMES DE HENRI VIII.

Deuxième article.

ANNE DE BOLEIN.

Anne de Bolein était d'origine française, de la famille des Howards, et nièce du duc de Norfolk. Lorsque la jeune Marie Tudor, sœur de Henri VIII, quitta l'Angleterre pour aller épouser le roi Louis XII de France, Anne fut citée, parmi les personnes de sa suite, sous le nom de mademoiselle de Bolein. Très-peu de temps après ce mariage, la jeune reine étant devenue veuve, retourna dans sa patrie. Anne de Bolein, préférant le séjour de France, passa au service de la reine Claude, épouse de François I<sup>er</sup>; mais bientôt, fatiguée de la restrainte et sévère étiquette établie par la reine, à l'exemple de sa mère Anne de Bretagne, Anne de Bolein la quitta pour s'attacher à la duchesse d'Alençon, qui fut depuis la célèbre Marguerite, reine de Navarre.

Anne n'était certainement pas la plus belle personne de cette cour; mais elle en était assurément la plus séduisante, même à côté de la belle Diane de Poitiers, avec laquelle elle vivait dans une grande intimité. Sa taille était d'une élégance parfaite; sa figure ovale, son teint pâle, ses cheveux noirs, sa bouche un peu grande, une dent de la partie supérieure projetait légèrement; son cou était magnifique, on y voyait un signe naturel ressemblant à une petite fraise; ses bras et ses mains d'une grande beauté, celle de gauche avait

six doigts, dont elle savait dérober la vue avec une merveilleuse adresse.

Le goût parfait qu'elle déployait dans sa parure en avait fait un type de grâce et d'élégance. Le costume avec lequel elle fut peinte lorsqu'elle s'offrit pour la première fois aux regards du roi d'Angleterre a toujours été cité comme le modèle sur lequel tous les autres costumes de la cour furent copiés ou variés.

C'était aux fêtes du Camp du Drap d'or. Elle était vêtue ce jour-là d'une jupe de velours bleu clair broché d'étoiles d'argent; un surcot de moire de même couleur, garni de menu vair, avec de larges manches pendantes, laissait admirer la perfection de ses bras. Sur sa tête était posé une sorte de bourrelet ou bérêt de velours bleu, orné de pointes, disposées en auréole, au bout desquelles étaient attachées de très-petites clochettes d'or; un voile de gaze, habilement attaché sous le sommet de cette coiffure, retombait gracieusement en arrière sur les plis de la robe et dans toute sa longueur. Elle était chaussée de brodequins de velours bleu fermés avec des étoiles de diamants.

Anne de Bolein était spirituelle et enjouée. Beaucoup plus instruite que les femmes de cette époque, elle avait acquis des talents que peu d'entre elles possédaient. Le rang que cette supériorité lui donnait attirait à ses pieds la fleur de la chevalerie française. Coquette au cœur froid, adroite et rusée, on ne lui connut point d'attachement décidé.

Jamais tant de charmes ne s'étaient offerts aux yeux de Henri. La duchesse de Valentinois, qui haïssait Catherine d'Aragon, mit tout en œuvre pour exalter la passion naissante du roi. La duchesse d'Alençon présenta Anne à la reine d'Angleterre, qui l'admit au nombre de ses filles d'honneur.

Anne, ainsi que je l'ai dit, était très-coquette, mais plus ambitieuse encore. Elle ne négligea rien pour captiver le roi;



trop prudente et trop égoïste pour donner au monarque la moindre prise sur sa liberté; longtemps elle le tyrannisa impitoyablement, et quand elle le voyait triste, découragé, elle ranimait plus vivement sa passion par ses regards et ses discours. Puis enfin, lorsqu'elle le vit éperdument épris et complètement malheureux, le sacrifice de la noble Catherine d'Aragon fut l'odieuse condition qu'elle mit au don de sa personne.

On sait les chagrins dont cette malheureuse reine fut abreuvée, et le rôle que joua Anne de Bolein dans ce déplorable drame : deux ans et cinq mois, l'infortunée princesse pleura son mari, sa fille, son trône et sa liberté. Anne de Bolein, heureuse et triomphante, loin de porter le roi à adoucir le sort de sa première épouse, mit tous ses soins à rendre sa captivité plus rigoureuse. La princesse Marie implora vainement du roi la grâce d'aller recevoir le dernier soupir de sa mère; Anne était présente; elle protesta par son silence, et Marie ne l'oublia pas.

Dix-sept mois s'étaient écoulés depuis le mariage de Henri VIII et d'Anne de Bolein. Elisabeth était née, mais sa venue au jour ne fut pas joyeusement saluée par son père; il désirait ardemment un héritier. Anne eut à cette époque une idée première que l'amour du roi avait déjà perdu de sa vivacité; mais elle était trop vaine pour le supposer capable d'inconstance.

La mort de Catherine d'Aragon affligea Henri bien au delà de ce qu'on devait croire, après la dureté qu'il avait déployée contre cette première épouse. Lorsqu'il reçut cette nouvelle, Anne était présente, et, dans l'excès d'une joie imprudente qu'elle ne sut pas contenir, elle se tourna vers sa cour en s'écriant : « *Enfin ! je suis réellement reine d'Angleterre.* » Le roi en fut vivement irrité et le lui témoigna durement. Depuis ce jour, il s'autorisa de cette faute pour la traiter souvent avec moins d'égards. Anne de Bolein, au con-

traire, redoubla de soins et d'attentions pour adoucir l'humeur de son mari. Elle commença à prendre des habitudes d'intérieur plus graves, plus conformes à sa position, et, à l'exemple de Catherine d'Aragon, elle s'entourait de ses dames, s'occupant avec elles à divers travaux.

Un jour, Jeanne Seymour, l'une d'elles, penchée sur son métier à tapisserie, laissa apercevoir, par mégarde, une chaîne d'or à laquelle était suspendu un médaillon caché sur sa poitrine. La reine demanda à le voir. Jeanne s'y refuse. Alors Anne se lèvant, le lui arrache... c'était le portrait du roi... Anne laisse échapper le joyau, et reste pétrifiée. Henri n'avait pu faire un tel présent sans motif; son inconstance était probable; mais les reproches et les éclats devenaient dangereux avec un homme de cette humeur. Elle dissimula son ressentiment, et épia toutes les démarches de Jeanne, qu'elle surprit peu après dans la chambre du roi. Ne pouvant plus douter de son malheur, elle tomba évanouie; lorsqu'elle revint à elle, Henri lui prodiguait des soins. Elle pleura abondamment : la secousse qu'elle venait d'éprouver pouvait avoir de fatales conséquences, car elle était grosse. Le roi, craignant encore plus pour son héritier que pour sa femme, la rassura à sa manière, en lui disant : « Allons, ma chère, calmez-vous et taisez-vous; tout ira bien pour vous. » Mais elle tomba dans des accès nerveux, et la nuit suivante, elle accoucha d'un enfant mort... c'était un prince! Henri, furieux, l'accabla de reproches et de duretés, lui disant qu'à l'avenir, il n'aurait d'elle ni princes ni princesses. Anne se rétablit lentement. Tout son enjouement avait disparu; dévorée de jalousie, d'inquiétude et de crainte, alors commença pour elle les tourments de Catherine d'Aragon : elle reconnut la puissance d'une justice rétributive; et plus d'une fois elle murmura au milieu de ses angoisses : « Oh! Catherine! Catherine! que vous avez souffert! »



Cependant, sa conduite actuelle était sans reproche, et cette conviction lui donnait l'espoir de ramener le roi. Elle se résolut à vaincre la mélancolie qui la dévorait, ou du moins, à la dissimuler aux yeux de son mari, et d'essayer les mêmes moyens qui l'avaient jadis si complètement séduit, en exerçant le charme de son esprit et de ses talents. Elle brilla de nouveau au milieu de sa cour, et fut encore pendant quelque temps ce qu'elle avait été. Mais Henri trouva ce changement peu naturel, d'après le chagrin qu'elle devait ressentir et qu'il n'ignorait pas. Il n'y vit qu'une conduite insouciant et légère qui le choqua. De là au soupçon il n'y eut pas loin... surtout, avec le désir de lui trouver des torts.

La reine fut dès lors entourée d'espions comme l'avait été Catherine d'Aragon. Mais la reine défunte avait toujours été vénérée pour la pureté de ses mœurs et l'austérité de sa conduite; la conduite d'Anne de Bolein envers sa souveraine lui avait suscité beaucoup d'ennemis : ces ennemis étaient sans cesse auprès d'elle. Il ne fut donc pas difficile d'interpréter à mal des choses insignifiantes. Un matin, lord Rocheford, son frère, entra dans sa chambre, et s'appuya sur son lit pour lui parler; on fit de cette action la base d'une odieuse accusation, et un complot contre elle fermenta en silence.

Un tournoi eut lieu à Greenwich, le premier mai. Les lords Rocheford et Norris étaient les tenants et furent vainqueurs. Ce dernier professait pour la belle reine une admiration passionnée; Anne mêla ses applaudissements à ceux de la foule, et, soit hasard, soit imprudence, elle laissa tomber son mouchoir. Norris le ramassa, et le tendit à la reine sur la pointe de sa lance, après s'en être présomptueusement essuyé la face. Le roi tressaillit, changea de couleur et se retira aussitôt, sans même regarder sa femme.

Cette circonstance eut lieu en présence de la foule; la reine parut interdite, et

quitta au même instant son balcon pour rentrer dans ses appartements. Les joûtes furent suspendues; chacun était dans l'attente de quelque événement extraordinaire, lorsque lord Rocheford fut arrêté aux barrières du camp, comme coupable de haute trahison, et conduit à la Tour.

Il est fort probable que Henri cherchait une occasion de mettre à exécution ses projets contre Anne de Bolein, et qu'il saisit le premier prétexte qui se présenta. Cette occasion n'était pas difficile à prévoir; car, Anne n'ayant aucun égard pour la sévérité de l'étiquette, commettait sans cesse des inconvenances pour lesquelles il s'était toujours montré indulgent. Il partit de Greenwich avec une suite de six personnes seulement, parmi lesquelles était Norris, prisonnier. Chemin faisant il lui déclara que le seul moyen d'obtenir merci était d'avouer ses rapports avec la reine. Norris protesta hautement de l'innocence de sa majesté et de la sienne, résista aux promesses et aux menaces, et fut alors envoyé à la Tour.

Mark Smeaton, musicien attaché à la maison de la reine, fut aussi accusé d'avoir des intelligences avec elle. Le même jour il était arrêté ainsi que Weston et Breton, gentilshommes de la chambre privée, également sous la même accusation.

La reine resta jusqu'au lendemain dans l'heureuse ignorance de ce qui se passait. A son heure habituelle elle s'était mise à table, et remarqua d'abord parmi les dames de sa suite, un silence et une tristesse extraordinaires; car aucune d'elles ne se sentait le courage de lui annoncer de pareilles nouvelles. Mais elle s'alarma plus sérieusement lorsqu'elle ne vit pas arriver le maître d'hôtel du roi, lui dire, selon l'usage, de la part de son maître : *Madame, grand bien vous fasse* (1). A peine le surnape fut-il enlevé, que le duc de Norfolk (son oncle, l'un de ses plus cruels enne-

(1) Much good may it to you.



mis) et les autres lords du conseil privé, entrèrent en sa présence, cachant derrière eux le sinistre aspect de sir William Kingston, constable de la Tour. La reine l'aperçut, elle se leva vivement, et demanda avec effroi pourquoi ils venaient. Son oncle répondit froidement que le bon plaisir de sa majesté était qu'elle se rendit à la Tour.

« Si c'est le bon plaisir de sa majesté, répondit-elle en retrouvant sa fermeté, je suis prête à obéir. » Sans changer de toilette, elle descendit avec eux et s'assit dans la barque entre le duc de Norfolk et sir William Kingston. Son oncle lui déclara alors le motif de son arrestation, en ajoutant que ses amants étaient en prison depuis la veille et avaient avoué leur culpabilité. Elle protesta avec véhémence contre cette imposture, se déclara innocente et demanda à être conduite devant le roi pour se défendre en personne. Le duc de Norfolk, à toutes ces protestations, secouait la tête avec une incrédulité méprisante; les autres membres de cette députation n'étaient pas plus humains. Sir Thomas Audley seul fut attentif et respectueux. La barque arriva devant *la porte des traîtres*. La reine leva la tête et regarda avec terreur la voûte ténébreuse sous laquelle la barque s'avancait, violemment agitée par la force des vagues et la profondeur de l'eau. En atteignant les premières marches, elle se jeta à genoux et solennellement, prit Dieu à témoin de son innocence.

Il est difficile de se faire une idée de l'aspect lugubre que conserve encore de nos jours cette partie de la Tour de Londres. *La porte des traîtres* est une arche basse et cintrée, d'architecture saxonne. Les eaux de la Tamise passent sous sa voûte et amènent la barque jusqu'au pied des marches qui conduisent dans les cours intérieures. Le granit noirci, verdi par le temps et l'humidité, fait ressembler ses sombres murailles aux parois d'un vaste puits. Les degrés, battus par les vagues à

la marée haute, sont usés par le frottement des eaux. Quand on pense au nombre des victimes qui franchirent ces degrés fatals, on se sent le cœur serré, car il est trop vrai que ce gouffre, comme celui de l'enfer, ne rendait jamais sa proie.

Anne de Bolein fut d'abord conduite dans les appartements qu'elle avait occupés lors de son couronnement. Elle se jeta de nouveau à genoux devant le trône qui avait été le sien, en disant : « O mon Dieu ! ayez pitié de moi ! » et fondant en larmes, elle cacha sa figure dans ses mains. Au milieu des paroxysmes nerveux de son désespoir, elle passa, des pleurs, à ce rire de la folie, encore plus déchirant que les sanglots, et promenant ses regards sur ce qui l'environnait, elle s'adressa subitement à sir Kingston : « Pourquoi suis-je ici ? M. Kingston. » Puis elle retomba de nouveau dans des accès nerveux d'une violence effrayante. Lorsqu'elle fut un peu plus calme, elle demanda où était lord Rocheford. « Je l'ai vu tout à l'heure dans la cour, madame. — Oh ! mon pauvre frère ! s'écria-t-elle en se tordant les mains. Je sais que je suis accusée avec trois autres personnes, et cependant, je suis innocente ! M. Kingston, pensez-vous que le roi me laisse mourir sans m'entendre, sans m'accorder justice ? — Les plus pauvres sujets de sa majesté ont droit à cette justice, madame. » La reine sourit amèrement.

Lady Rocheford, sa belle-sœur, et une femme de chambre qu'elle avait renvoyée de son service, furent désignées par le roi pour être auprès de la reine. C'était la plus cruelle mortification qu'il pût lui infliger. Lady Rocheford était peu capable de captiver les affections d'un homme aussi accompli que l'était le frère d'Anne de Bolein, et, se voyant souvent, comme contraste, mise en comparaison avec la reine, elle avait voué une haine implacable à sa malheureuse parente. Ce fut la jalousie qu'elle fit éclater contre elle, qui donna les premières idées de la hideuse accusation



qu'on établit dans le procès, sans aucune autre preuve que des dépositions mensongères.

Lady Rocheford et cette femme de chambre furent chargées de ne la quitter ni jour ni nuit, dormant sur un sofa au pied de son lit, et exerçant leurs fonctions respectives avec une insolence qu'aucune autorité ne pouvait plus réprimer. Elles la fatiguaient par des questions insidieuses dont les réponses leur fournissaient la matière de leurs rapports au roi. Les demandes les plus simples qu'elle faisait sur les prisonniers étaient commentées et interprétées avec une malignité soutenue.

Anne écrivit à Cromwell, premier ministre de Henri, et chargea Kingston de ce message. Il s'en défendit. Alors elle devint (dit-il dans son rapport au roi) *comme un aigle nouvellement mis en cage, criant et pleurant amèrement, disant que le roi savait bien ce qu'il faisait en plaçant auprès d'elle, et ses deux geôliers, et son implacable gardien.*

Le 10 de mai 1536, une accusation de haute trahison fut portée devant le grand jury de Westminster contre lady Anne de Bolein, reine d'Angleterre, Georges de Bolein, son frère, vicomte de Rocheford, Henri Norris, Francis Weston et Williams Brereton; les trois derniers étaient gentilshommes de la chambre privée. Puis contre Mark Smeaton, musicien attaché à la maison de la reine.

Les quatre seigneurs persistèrent à proclamer l'innocence de la reine et la leur, malgré l'offre de leur grâce, dans le cas où ils voudraient convenir du crime qu'on leur imputait. Ils déclarèrent qu'ils préféreraient souffrir mille morts que de commettre une telle infamie.

Mark Smeaton fut appliqué à la question. Il persista d'abord dans sa première déclaration. Quand on le vit épuisé par la douleur, un des commissaires lui tendit une plume et l'acte préparé de la dénonciation qu'on exigeait. On lui offrit de nou-

veau ou sa grâce ou de rappeler les bourreaux, en ajoutant : « Signez, Mark, et vous verrez ce qu'il en adviendra. » Le malheureux signa; et cette inique déposition, rédigée contre toutes les lois de justice humaine, dicta sa sentence de mort et celle des quatre autres prisonniers. Aucune confrontation n'eut lieu. Ce fut la signature d'un misérable presque mort, et croyant se rattacher à la vie par une lâcheté, qui guida la conscience des pairs de la Chambre étoilée.

Les quatre seigneurs furent condamnés à être décapités; Mark Smeaton, que son imposture ne sauva même pas, n'étant pas de noble naissance, fut condamné à être pendu.

Après cette sentence rendue, on fit entrer la reine d'Angleterre pour être jugée séance tenante. La royale prisonnière parut accompagnée de lady Rocheford et de lady Kingston, elle fut conduite à la barre par le lieutenant et le constable de la Tour. Pas un ami, pas un conseil pour défendre sa cause; mais elle montra une présence d'esprit et une énergie admirables. Aucune marque de terreur et de crainte ne parut sur ses traits; sa contenance était calme et digne. Elle salua ses juges, regarda autour d'elle avec une parfaite tranquillité, ne cherchant à produire aucun effet; et toute sa conduite dans cette circonstance fut citée comme un modèle de modestie et de résignation.

On lui lut l'acte d'accusation. Elle leva la main, et prononça avec fermeté : *Je ne suis pas coupable, mylords.* Puis, elle s'assit dans le fauteuil qu'on lui avait préparé pour entendre les débats.

Les charges qui s'élevèrent contre elle étaient tellement monstrueuses, que leur exagération même en démontrait la fausseté. Lady Rocheford, au mépris de toute pudeur, et même de toutes convenances, n'ayant pas eu de honte à se porter témoin contre son mari, agit de même envers la reine, qui fixa les yeux sur elle



quelques instants avec l'expression d'une profonde pitié.

Anne se défendit avec beaucoup d'éloquence. Elle réfuta une à une les absurdes allégations qu'on avançait contre sa conduite privée. Son discours fut si noble, si simple, si touchant, qu'on s'attendait à la voir acquittée; mais le duc de Suffolk, qui présidait la cour au nom du roi, ayant eu l'art de donner une autre direction aux esprits, elle fut déclarée coupable, et condamnée à être brûlée vive ou décapitée, selon le bon plaisir de Sa Majesté.

Cette sentence fut prononcée par son oncle même, comme grand steward d'Angleterre. Quand son cruel parent eut achevé, elle se leva, joignit les mains en portant ses regards vers le ciel, comme pour en appeler à notre juge à tous, et dit : « O mon Dieu ! vous savez si j'ai mérité une mort aussi affreuse !... Messieurs, je ne veux pas dire que votre sentence soit injuste, et je ne présume pas que mes paroles puissent prévaloir sur vos convictions. Je veux croire que vous avez eu des raisons suffisantes pour faire ce que vous avez fait ; mais elles doivent avoir été tout autres que celles qui ont été produites contre moi : car je suis pure de toutes les infamies dont vous m'avez accusée.

» Quant à mon frère et aux autres infortunés qui ont été condamnés injustement, je voudrais souffrir plusieurs morts pour les délivrer. Mais puisque telle est la volonté du roi, je les accompagnerai à l'échafaud, pénétrée de l'assurance d'obtenir avec eux la vie éternelle. »

Après que le verdict fut rendu, on lui signifia d'avoir à déposer devant la cour les insignes de la royauté, dont elle s'était revêtue pour cette funeste solennité. Elle fut dépouillée de sa couronne, de son collier et de son manteau ; puis conduite en cet état, non aux appartements qu'elle venait de quitter, mais dans la prison qu'elle devait habiter jusqu'à son exécution.

La veille de sa mort, elle resta proster-

née au pied de la croix pendant plusieurs heures ; puis demanda à lady Kingston si elle voulait s'asseoir, et recevoir de sa part le message d'une mourante. Lady Kingston lui répondit qu'elle n'avait pas le droit de s'asseoir devant la reine. « Ah ! madame, répliqua Anne, mon titre n'existe plus : je ne suis plus qu'une pauvre condamnée ! Consentez à soulager mon âme en ce moment, pour que je repose en paix. » Lady Kingston s'assit, et Anne se mit dévotement à genoux devant elle.

« Redites à la princesse Marie, que pour moi vous représentez en ce moment, mes propres paroles :

« Fille de Catherine d'Aragon, que j'ai tant offensée ! la main de Dieu s'est appesantie sur moi, et la mort injuste que je vais souffrir vengera votre noble mère des chagrins que je lui ai causés. Catherine passa saintement du trône à la captivité, et de la captivité à la mort, entourée de respect et de vénération.... moi, je vais à l'échafaud chargée de haine et de mépris. Je suis innocente envers le roi, mais je fus bien coupable envers ma royale maltresse. Comme elle, j'ai senti tous les aiguillons de la jalousie, et la poignante douleur de se voir dédaignée, mais sans avoir pour consolation l'image d'un passé irréprochable. O Catherine ! Catherine ! que vous avez dû souffrir ! Ange de paix et de pardon ! intercédez pour moi auprès de votre auguste fille : faites que mon sang versé en expiation des peines que je vous causai obtienne sa pitié pour mon pauvre enfant. Car, hélas ! je n'ai pas le droit d'espérer que celle qui me succédera soit pour la pauvre Elisabeth ce que je ne sus pas être pour l'enfant de celle à qui je succédai... Marie d'Angleterre, ayez pitié de moi !... priez pour moi ! »

Le lendemain fut préparé pour le dernier acte de cette affreuse tragédie. Henri avait ordonné qu'on mandat le bourreau de Calais, regardé comme le plus expert. Mais



il ne put arriver à l'heure prescrite, et le supplice fut différé jusqu'à midi.

« Mr. Kingston, dit Anne, on vient de me dire que j'ai encore quatre heures à vivre... j'en suis fâchée; car c'est prolonger mes peines. On dit que l'exécuteur est très-adroit; mais j'ai le cou si petit, ajouta-t-elle en souriant, qu'on pouvait se dispenser de chercher le plus habile.

» Dites à Sa Majesté, dit-elle à un membre du conseil qui lui demandait ses derniers ordres, que je la remercie de tous les titres dont elle m'a comblée. Elle m'a retirée de la simplicité d'une vie privée pour faire de moi une marquise; de marquise, elle m'a faite reine; et maintenant, n'ayant pas de plus haut degré d'honneur, elle donne à mon innocence la couronne du martyr. »

L'heure de sa mort resta un profond mystère, excepté pour les témoins que le roi avait désignés. A midi, les fatales portes de sa prison s'ouvrirent pour la dernière fois. Elle parut vêtue d'un robe de damas noir, avec un collet blanc à pointes, qu'elle avait inventé quelques mois avant. Sur sa tête était le chaperon de velours noir, si connu par le nom qu'on lui a laissé, et que l'on reconnaît dans tous ses portraits. L'état d'exaltation dans lequel elle était depuis le matin avait animé son teint : jamais sa beauté n'avait été si éclatante.

Elle monta les degrés de la plate-forme conduite par le lieutenant de la Tour et suivie de quatre dames que le roi avait envoyées pour cette horrible cérémonie. Là, elle vit assemblés, le lord-maire, les magistrats civils, le duc de Suffolk et le duc de Richmond, fils naturel de Henri VIII. Les dames qui l'accompagnaient étaient dans un tel état de terreur et de désespoir, qu'elle semblait être la seule personne qui eût conservé son sang-froid. Elle ôta elle-même son chaperon et son collet, qui pouvaient empêcher l'action de l'épée, et les remit à ses dames; puis elle couvrit ses che-

veux avec une coiffe qui les contient. « Hélas! pauvre tête! disait-elle pendant ces funèbres préparatifs, dans peu de minutes tu rouleras dans la poussière de cet échafaud; et, comme dans la vie tu n'as pas mérité de porter la couronne, ainsi, dans la mort, tu ne mérites pas un meilleur sort que celui-ci. »

Anne de Bolein refusa d'avoir les yeux bandés; elle se mit à genoux, étendit pudiquement ses vêtements sur ses pieds, et posa sa tête sur le fatal billot..... l'épée tomba.....

Lady Kingston s'acquitta près de la princesse Marie de la mission qui lui avait été imposée. Marie l'écouta avec un visage austère; et, levant les yeux vers le portrait de sa mère, elle sembla invoquer cette image. Après quelques minutes, elle dit : « Suivez-moi, lady Kingston. » Elle se rendit dans la partie du château où Élisabeth, enfant, (depuis la fameuse Élisabeth) était alors élevée. En arrivant devant sa sœur, elle la considéra quelques instants, mais sans lui faire aucune caresse; et, levant lentement sa main droite, elle la posa sur la tête de l'orpheline, en regardant lady Kingston, qui s'inclina respectueusement et se retira.

Dans les environs du parc de Richmond, un groupe d'hommes se tenait immobile, silencieux, attentif au moindre bruit. Au milieu d'eux, un autre homme, de forte stature, qui paraissait leur chef, appuyé sur son fusil, donnait des signes d'inquiétude et d'impatience. Un coup de canon retentit dans le lointain. « A cheval! messieurs, s'écria-t-il; tout est terminé! » Et la troupe prit au galop la route du manoir de Wolf-Hall, dans le comté de Wiltshire, où elle arriva au coucher du soleil.

Tous les serviteurs, en habits de fête, se rangèrent sur deux lignes lorsque cette troupe franchit la grande porte du château. A la précipitation avec laquelle ils re-



tournèrent à leurs divers emplois, à la hâte avec laquelle ils s'empressaient, on pouvait facilement deviner qu'ils se croyaient en retard.

Quelques heures après, les portes de la chapelle de ce vieux manoir s'ouvrirent lentement devant une jeune femme, qui s'avancait suivie de sa famille. Elle était fort pâle et très-agitée; mais elle sourit à la vue du chasseur qui entra suivi de ses compagnons : l'une était la fiancée, l'autre l'époux. Un évêque se trouvait à l'autel, tenant respectueusement son rituel ouvert... le mariage fut béni, et la cérémonie terminée, la chapelle retentit d'acclamations trois fois répétées : « Vive Jeanne Seymour, reine d'Angleterre ! »

M<sup>me</sup> LAURE PRUS.

## La Bonne Christel.

LÉGENDE.

IMITÉE DE L'ALLEMAND.

Les enfants du village de Walheins en Souabe se rendaient à l'église pour assister au catéchisme. Parmi eux se trouvait Christel, pauvre orpheline, qui n'avait pas connu ses parents et était restée à la charge de son oncle et de sa tante.

Lorsque le prêtre eut fini sa leçon, il congédia ainsi les enfants : « Allez, mes bien aimés, et n'oubliez pas que chacun de vous doit faire le bien pour plaire à Dieu; les grands comme les petits, les riches comme les pauvres, chacun selon ses moyens : car il n'est personne qui ne puisse être obligeant ou charitable. »

La petite Christel, en revenant de l'église, se prit à pleurer; elle se disait : « Moi, je suis trop jeune pour obliger personne ; je ne puis rien... je n'ai rien qui soit à

moi... Je ne pourrai donc pas plaire à Dieu ? »

Afin de ne pas montrer ses yeux rougis par les larmes, elle s'éloigna de la route, et comme elle savait n'être attendue de personne, son oncle la battait, et sa tante, qui avait des enfants, ne s'occupait guère de l'orpheline, elle se coucha sous un rosier sauvage. Bientôt elle remarqua que l'arbuste était sec, que ses feuilles étaient jaunes, que les roses penchaient tristement leur tête. « Ce rosier souffre parce que la douce pluie du ciel ne l'a pas arrosé, » se dit la bonne Christel en se levant. Elle courut au ruisseau qui coulait près de là, et en rapporta tant d'eau, et à tant de reprises, dans le creux de ses petites mains, que l'arbuste qui se mourait revint à la vie; ses feuilles s'agitèrent, et ses roses, qui relevaient leur tête, semblèrent lui sourire.

Christel se remit en marche et suivit un chemin le long du ruisseau, qu'elle regardait d'un œil d'envie : « Tu es bien heureux, toi, lui disait-elle, d'avoir pu secourir le rosier; moi, je ne pourrai donc pas plaire à Dieu ! »

Elle marchait depuis quelque temps lorsqu'elle aperçut une grosse pierre qui empêchait le ruisseau de couler librement, et le faisait murmurer. Christel prit part à sa peine, et en moins de rien elle était dans l'eau jusqu'à mi-jambes. Il lui fallut de longs efforts avant de pouvoir remuer la grosse pierre et parvenir à la pousser jusqu'au bord; mais qu'on se figure sa joie lorsque, se retournant, elle vit le ruisseau reprendre son cours et les petites vagues sautillantes qui semblaient lui sourire.

Christel se remit en marche. « Tu es bien heureuse, toi, disait-elle à la pierre en la regardant d'un œil d'envie, tu es cause que ce ruisseau coule doucement, sans obstacle... Moi, je ne pourrai donc pas plaire à Dieu ! »

Cependant la faim se faisant sentir, Christel se vit contrainte de reprendre le chemin du village. Déjà elle approchait des pre-



mières maisons lorsqu'elle aperçut au pied d'une haie un tout jeune enfant que sa mère avait couché sur le gazon pour aller travailler dans les champs. Afin d'amuser son petit, qui était malade, la mère lui avait fait un moulinet avec de petites planches bien unies; mais le vent ayant cessé de souffler, le moulinet ne tournait plus, et l'enfant malade pleurait, pleurait beaucoup. Christel se mit à genoux devant le moulinet, souffla de toutes ses forces et le moulinet tourna vite, vite... alors l'enfant cessa de pleurer, agita ses petits bras, leva ses mains mignonnes, cria de joie, et après quelques instants finit par s'endormir.

« Que tu es heureux ! toi, disait Christel au vent en le regardant d'un œil d'envie ; tu es cause que cet enfant dort et que sa mère, au retour, le trouvera bien portant. »

La bonne Christel se remit alors en marche et ne tarda pas à arriver à la maison. Avant d'entrer, elle entendit son oncle qui était ivre ; elle trembla, car elle savait ce qui allait lui arriver... En effet, il tenait un gros bâton et lui en asséna un coup si violent que la pauvre enfant pencha sa jolie tête, fit un petit soupir et tomba sans couleur et sans vie.

A la vue du malheur qu'il venait de causer, l'oncle de Christel recouvra la raison et se mit à se désespérer ; la tante jeta les hauts cris. Ils portèrent la jeune fille dans sa chambrette, la posèrent sur son petit lit blanc, la couvrirent de fleurs odoriférantes, l'entourèrent de rameaux verts et allumèrent des cierges... mais, hélas ! elle était morte, et leurs soins et leurs lamentations ne pouvaient lui rendre l'existence !

Pendant que l'oncle et la tante s'accusaient de sa mort et s'arrachaient les cheveux, la porte de la chambrette s'ouvrit tout d'un coup, et l'eau du ruisseau entra

en murmurant, se dirigea vers la petite morte, monta jusqu'à elle, mouilla son pâle visage, humecta ses lèvres et couvrit tout son corps. Alors les yeux de Christel, qui étaient fermés, s'ouvrirent à moitié. Elle fit un léger mouvement : « Bonne Christel, lui dirent tout bas les petites vagues, tu nous as secourues, et nous sommes venues te rendre le bien que tu nous as fait. »

Un instant après, une branche de roses entra, toute la chambrette se remplit de leur parfum ; la branche s'approcha de Christel, une des roses se posa sur ses lèvres, sur ses joues, et leur rendit les couleurs de la vie. La rose alors lui dit : « Tu nous as sauvées lorsque nous allions mourir ; à notre tour, nous venons te rendre à la vie. »

Aussitôt, le vent ouvrit la fenêtre, s'approcha de la petite fille, et souffla dans sa poitrine, alors Christel respira librement ; son cœur se mit à battre et sa bouche essaya de sourire.

En ce moment, un ange aux longues ailes blanches entra. « Je suis envoyé de Dieu, lui dit l'ange ; Christel, mon enfant, tu as fait le bien qui était en ton pouvoir, tu l'as fait sans en tirer vanité, c'est pourquoi Dieu t'aime et m'a envoyé à toi pour te le dire. »

A ces paroles, Christel se leva et plia les genoux devant l'ange, qui disparut en laissant un long sillon de lumière.

L'oncle, frappé de ce qu'il avait vu, ne retomba plus dans son ancien défaut ; la tante devint aussi bonne, aussi humaine qu'elle avait été dure et méchante, et tous deux se prirent à aimer l'orpheline d'une amitié tendre. Quant à la bonne Christel, elle grandit en piété, en charité, en sagesse, et sa vie entière, elle fit le bien.... pour plaire à Dieu !

Baronne d'ESSE.



## Torrents.

Oh ! que vos destins sont étranges,  
Rapides torrents qui roulez  
Des flots de sang, des flots de fanges,  
Des rocs et des corps mutilés !

De vos cris et de vos ravages,  
Pendant un jour tout est rempli ;  
Puis, dans nos mers aux flots sauvages,  
Vous trouvez la mort et l'oubli.

C'est l'image de ces grands hommes  
Qui, pour avoir, fougueux torrents,  
Dévasté peuples et royaumes,  
Portent le nom de conquérants.

Sous vos pas tout ploie et succombe,  
Noirs fléaux de l'humanité !  
Puis, nom, fracas, gloire, tout tombe  
Dans la mer de l'éternité.

*Le Chantier, Poésies par Charles PONCY, ouvrier maçon.*

## Revue des Théâtres.

*La Biche aux Bois*, vaudeville féerie en quatre actes et seize tableaux, par MM. Cogniard frères, musique composée et arrangée par M. Pilati, ballets de M. Ragaine.

### PROLOGUE.

La terrasse d'un palais — au fond, des jardins  
— à gauche, l'escalier qui conduit à ce palais.

Les cloches carillonnent. Drelindindin, roi du pays des sonnettes, ayant une grosse cloche d'or pendue à sa ceinture, fait distribuer au peuple ses largesses. C'est que la reine est accouchée d'une fille. « Je supprime les impôts, dit le roi à ses sujets, sauf à les augmenter par la suite, si c'est

nécessaire, et il est probable que ce sera nécessaire, » ajoute-t-il, se retournant vers Pélican, son sénéchal. « Sais-tu, reprend le roi, que, marié depuis vingt-cinq ans, je me désolais de n'être point père, et ma femme pleurait un jour au bord d'un ruisseau, que ses larmes allaient changer en torrent, lorsque la fée des fontaines *Furibonde*, s'avança et lui prédit que dans un an elle aurait une fille. — Ah ! peste ! ah ! diable !... ah ! diable ! ah ! peste ! s'écrie le sénéchal, parcourant une liste, vous avez engagé toutes les fées du voisinage, excepté *Furibonde*. — Si elle se formalise, je lui dirai que c'est ta faute, que tu devais avoir de la mémoire pour moi. »

La fée *Printanière* arrive sur un char d'ébène, traîné par des pigeons blancs ; la fée *Bellotte*, sur un chariot d'ivoire,



traîné par des corbeaux; la fée *Topaze*, sur un oiseau; la fée d'*Azur*, sur un nuage. Deux nourrices apportent un berceau : les fées douent la princesse de vertu et de chasteté, d'esprit, de beauté, de bonté... Les yeux de Drelindindin se brouillent des larmes de la reconnaissance. Il s'agit de nommer la princesse, le roi se creuse en vain la tête. « Vous avez pendant vingt-cinq ans fait des vœux pour sa naissance, dit *Topaze*, je la nomme *Désirée*. — Il n'y a qu'une fée pour avoir trouvé ce nom-là, s'écrie Drelindindin. Aux dons dont vous me comblez, gracieuses fées, ajoutez-il, accordez-moi la faveur d'accepter mon festin. Vous, nourrices, si l'enfant crie vous lui donnerez à... dîner. » Pendant le repas, des chœurs chantent, puis des danseuses exécutent un pas avec des clochettes... Mais tout à coup le tonnerre se fait entendre, et la fée *Furibonde* apparaît. « Ingrat ! dit-elle au roi, tu me dois le bonheur d'être père, et, à la naissance de ta fille, je ne suis pas conviée ! Malheur à toi ! malheur à l'enfant cause de mon affront ! » Les fées lui demandent grâce pour la princesse innocente de la faute de son père. « Eh bien, répond-elle, je ne peux la priver des dons que vous lui avez octroyés, mais si elle voit la lumière du jour avant l'âge de dix-sept ans, malheur à elle ! » Et *Furibonde* s'engloutit au milieu des flammes. « Que faire ! s'écrie Drelindindin. — Il faut bâtir un palais sans portes ni fenêtres, répond *Topaze*. — Mais par où y entrerons-nous ? demande le roi. — Par un souterrain. — Vite ! des architectes ! des maçons ! — Ce soin nous regarde, » reprend *Topaze*. Les fées étendent leur baguette : une foule de petits génies ailés apparaissent de toutes parts, se mettent à l'œuvre, et le palais s'élève.

Un salon jaune orné de vases remplis de fleurs jaunes; à la muraille un portrait recouvert d'un rideau de soie jaune.

La reine Jonquille est entourée de ses

dames ( toute cette cour est vêtue de jaune). Fanfreluche, l'écuyer du fils de la reine, raconte l'histoire de la princesse Désirée, qui, depuis seize ans, n'a pas encore vu la lumière du jour. Le roi Drelindindin, son père, a imaginé, afin de lui trouver un mari, d'envoyer dans chaque cour le portrait de sa fille. « Cette précaution est inutile pour nous, dit la reine; le prince Souci étant promis à la princesse noire, Aïka. A propos de mon fils, donnez-moi des nouvelles de sa mélancolie. — Reine, l'héritier de vos états est toujours dans le même état. Quand je lui parle, cela paraît l'ennuyer. — Quand vous ne lui parlez pas?... — Il semble ne rien entendre. » Le prince s'avance; la reine et l'écuyer se cachent et l'observent. Souci découvre le portrait de la princesse Désirée, lui parle de son amour... la reine et l'écuyer se montrent... le prince veut recouvrir le portrait. « C'est inutile, lui dit la reine, je connais la cause de votre mélancolie, mais j'ai donné ma parole à la princesse Aïka, vous l'épouserez. — J'abandonnerai plutôt l'empire Jaune, et j'irai en aventurier vers le royaume des Sonnettes. Si je meurs de fatigue, d'amour ou de faim, vous aurez ma mort à vous reprocher... ça vous regarde. — Mais que répondrai-je à l'Africaine ? — Que mon cœur a parlé pour une autre ; qu'il n'a plus rien à lui dire, et, ventrebien ! si les noirs d'Aïka mettent le pied sur nos vertes campagnes... le prince Jaune leur en fera voir des grises ! — Eh bien ! qu'il soit fait comme tu le désires, et adienne que pourra ! — Reine-mère ! vous me comblez ! — Allez, dit-elle à Fanfreluche, demandez au roi Drelindindin sa fille pour le prince royal, Souci. Ajoutez que, si mon fils ne se rend pas dans le royaume des Sonnettes, c'est que nous sommes sous le coup d'une guerre étrangère. Que trois chameaux chargés de riches présents vous accompagnent : deux mille pages à cheval formeront votre suite. Emportez le portrait de mon fils. — Et,



reprenant le prince, emmène quatre-vingts carrosses brillants d'or, de diamants... fais diligence... au retour, je te nomme gouverneur des îles Canaries. — Ah ! prince, c'est me faire entrevoir des jours sereins. » Mais voilà qu'un page annonce la princesse Aïka. « Disque nous sommes sortis, » répond Souci; la reine, plus prudente, demande en grâce à son fils de recevoir l'Africaine. La princesse noire arrive portée sur un palanquin, précédée et suivie de nègres, négresses, négrellons, chargés de présents. Mesrour, son ministre, est à ses côtés, en habit de nécromancien. Mais tandis que la reine Jonquille et le prince Souci font de la diplomatie avec la princesse noire, Fanfreluche entre portant une bannière jaune ornée d'un énorme cœur enflammé, au-dessous duquel on lit : *A la princesse Désirée*. Mesrour, en sa qualité de nécromancien, avait deviné cet amour, et pour le rompre il amenait la princesse noire... mais trop tard ! Aïka, furieuse, s'éloigne suivie de tous ses noirs.

Un bois touffu — une vieille fontaine — il fait presque nuit. La princesse vient demander aide et protection à la fée de la Fontaine. La lune paraît et laisse voir Furibonde couchée sur des plantes aquatiques.

Cette fée avait arrangé le mariage d'Aïka, elle lui promet vengeance, lui donne rendez-vous sous trois jours, dans la forêt des Sycomores, et disparaît sous les eaux. L'Africaine, suivie de Mesrour, se remet en route.

Les arbres du bois s'avancent, puis s'écartent et laissent voir un petit salon de marbre et d'or.

Désirée, ayant auprès d'elle Giroflée, sa sœur de lait, dort agitée par un rêve; elle se réveille et le lui raconte. « J'avais à mes genoux un beau jeune homme, il me disait : Je suis prince, mon nom est Souci; je vous aime... si vous voulez que je vive... aimez-moi ! — Et vous lui avez répondu : Comment donc, prince ! mais c'est avec

grand plaisir. — J'allais lui répondre, lorsque des monstres tout noirs sortirent de terre, et une femme noire comme eux leur ordonna de m'enlever; le prince prit ma défense, il succombait, lorsque mes cris m'ont éveillée. » En ce moment le roi vient annoncer à sa fille que l'héritier du royaume Jaune la fait demander en mariage par un ambassadeur, que celui-ci a planté dans la cour du palais une bannière jaune sur laquelle on lit ces mots : *Si vous voulez que je vive, aimez-moi !* Fanfreluche entre; Désirée regarde le portrait qu'il porte suspendu à son cou... c'est celui du prince qu'elle a vu en rêve... Elle l'accepte vite pour époux. Mais, ajoute l'ambassadeur, comme la princesse a encore un an à passer sans voir la lumière du jour, le prince lui envoie un carrosse de velours semblable à une boîte, et lui fait préparer des appartements sans portes ni fenêtres. Désirée fait ses adieux à son père et quitte le royaume des Sonnettes.

La forêt des Sycomores. — A droite un chemin inégal que le soleil couchant éclaire.

Aïka et Mesrour arrivent au rendez-vous que leur a donné *Furibonde*, et se cachent dans l'épaisseur du bois. Le cortège de la princesse Désirée s'approche, il fait une halte. « Le tonnerre gronde, dit Giroflée. — C'est signe d'orage, répond Fanfreluche; avançons. » Aussitôt les noirs d'Aïka, armés de haches d'acier, fondent sur le cortège; Mesrour frappe la voiture, elle se brise en morceaux, et, à la place de la princesse... on voit une biche ! Au milieu du tumulte, Fanfreluche, Giroflée, et la Biche se sauvent dans la forêt.

La lisière de la forêt des Sycomores — à droite une pauvre chaumière.

La mère l'Oie file, entourée de paysans et de paysannes tandis qu'elle leur raconte l'histoire de la princesse changée en Biche. L'écuyer et Giroflée, qui depuis quinze jours errent dans la forêt, à la re-



cherche de Désirée, entrent couverts de haillons et demandant l'hospitalité. La bonne mère l'Oie leur offre tout ce qu'elle possède. En ce moment arrive sur la lisière du bois le prince Souci et ses chasseurs. « J'ai beau me mouveement, dit-il, galoper, m'éreinter... ça ne calme pas mon inquiétude sur le sort de la princesse... Al-lons, en route! Soufflez dans vos cors, soufflez encore! tachez de m'étourdir, et, malheur au premier animal que je rencontre au bout de mon arquebuse! » Les chasseurs s'éloignent. Giroflée sort toute effrayée: on n'aurait qu'à tuer sa pauvre maîtresse! « Sapristi! s'écrie Fanfreluche, je n'y pensais pas! » et guidé par la mère l'Oie, il se met à courir après la chasse. On entend de nouveau le son du cor, on voit au loin la Biche traverser une allée; puis disparaître; on la voit plus rapprochée; Giroflée l'appelle: « Désirée! princesse Désirée! » Elle s'arrête... un coup de feu part, elle s'enfuit; mais à un second coup, elle est blessée! alors Giroflée s'élance dans la forêt. Le prince revient fort ému. « Le coup qui a frappé cette Biche, dit-il, mon cœur l'a ressenti. J'ai tué bien des bêtes en ma vie, mais celle-là me regardait avec des yeux si doux!... Tiens, tiens, tiens! une femme est auprès d'elle. » Giroflée revenait à la chaumière chercher du linge pour panser sa pauvre maîtresse. « Jeune fille, lui dit le prince, cette bête est ma propriété, je la veux. — Au secours! » crie Giroflée. Fanfreluche arrive, lève son bâton sur le prince... tous deux se reconnaissent! L'écuyer raconte à son maître les malheurs qui lui sont arrivés, puis il termine ainsi: « La princesse voit le jour, devient biche... — Et là voilà! » ajoute Giroflée, l'apportant dans ses bras. — Je défaille! dit le prince. Fanfreluche, si tu désires que je ne tombe pas, soutiens-moi! » Revenu à lui, il baisait le pied de la Biche... Aïka paraît. « Puisque tu l'aimes encore, s'écrie l'Africaine, sois donc enseveli avec elle! » Et le prince, Désirée, Fanfreluche et

Giroflée se trouvent dans un souterrain sans issue. Bien qu'il soit à cent pieds sous terre, le prince, près de sa Biche, se croit au faîte du bonheur! Fanfreluche ne pense pas ainsi, quoiqu'il aime Giroflée. « Nous n'avons qu'un espoir, dit cette jeune fille, c'est d'invoquer la fée *Topaze*, la reine des Gnômes, ces petits êtres mystérieux qui habitent les profondeurs de la terre. » Ils s'agenouillent... la fée paraît au milieu d'un bloc de vertes stalactites, aux fissures d'or et d'argent, et tout brillant de pierres précieuses. « La seule chose que je puisse faire pour vous, leur dit la fée, c'est que Désirée sera femme le jour et Biche la nuit. Voici une bague, prince, prenez-la; à sa possession est attaché votre bonheur futur... » La fée rentre sous terre.

Le prince élève la bague; le souterrain se transforme en un boudoir oriental; les misérables habits de Fanfreluche et de Giroflée font place à de riches costumes, et la Biche disparaît pour laisser voir Désirée couchée sur un sofa.

« Ma chère maîtresse! s'écrie sa sœur de lait, vous voilà donc enfin débichonnée! » Désirée tend sa main blessée au prince, qui la baise respectueusement. « Hélas! dit-il, avec douleur, quand je pense que c'est moi!... Ah! le destin mérite parfois qu'on lui dise de bien vilains mots. — Mon père doit être inquiet, reprend Désirée; écrivez-lui, prince; tandis que je vais parcourir les jardins que j'aperçois de cette fenêtre. » Fanfreluche et Giroflée l'accompagnent.

Tandis que le prince écrit, Mesrour paraît au fond, fait un signe, et un démon aux ailes de chauve-souris se montre sur une fenêtre, étend ses ailes vers le prince, qui se trouve aussitôt dominé par un engourdissement profond.

« C'est particulier... dit-il, c'est... particulier... » Il tombe endormi sur le sofa. Mesrour s'approche, lui enlève sa bague et la jette dans un gouffre qui bouillonne sous la fenêtre. En ce moment six heures sonnent,



des cris se font entendre; Désirée, redevenue Biche, est surprise par les nègres d'Aïka; Giroflée s'est jetée dans les pattes de sa maîtresse et toutes deux ont été enlevées... C'est ce que Fanfreluche vient raconter au prince, qui se réveille, veut se servir de sa bague... Il est volé! Les fenêtres, les portes se trouvent grillées... Le prince veut se tuer de désespoir, une voix souterraine fait entendre ces paroles: « L'anneau a été jetée dans ce gouffre; sans cet anneau tu perds à jamais la princesse. Si tu veux la retrouver, précipite-toi dans ce gouffre! »

Je laisse bien à regret notre prince Souci et son fidèle écuyer dans une si triste position; mais rassurez-vous, mesdemoiselles; après bien des périls de toutes les sortes, à force de raison, de courage et de persévérance, il finit par dompter tous les obstacles, et la reine des Génies l'unit à la princesse Désirée; Fanfreluche épouse Giroflée; quant à la cruelle Aïka, pour avoir voulu la mort de sa rivale, elle est restée au fond des enfers.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

## Beaux-Arts.

### SALON DE 1845.

#### Deuxième article.

M. DEVÉRIA. — *Education de la Vierge.*

M. Achille Devéria est un dessinateur habile; longtemps son crayon élégant et folâtre a fourni des sujets à la librairie, pour les éditions de luxe. Le premier il a illustré nos grands écrivains; encore aujourd'hui, par forme de passe-temps, il donne à votre journal le croquis d'une lithographie. Mais l'âge est venu, et avec lui les travaux sérieux; au lieu d'illustrer les poètes, M. Devéria orne les églises: son

grand tableau de l'Éducation de la Vierge fait beaucoup d'honneur à son talent.

M. GRANET. — *Chapitre de l'ordre du Temple.*

Ce chapitre est tenu à Paris en 1147, l'ordre était dans sa toute-puissance; de graves pensées sont écrites sur les fronts sévères du magistère et des principaux chevaliers. Les souvenirs de l'Orient, où ces soldats de la croix ont joué un si grand rôle, se retrouvent dans la décoration de la salle; l'or, l'azur, le vermillon brillent sur les murailles et contrastent avec l'austère simplicité des manteaux blancs des Templiers.

Si vous n'avez pas vu les tableaux de M. Granet, vous avez certainement entendu dire qu'il était le premier de nos peintres modernes pour reproduire les intérieurs; ce que j'aurais à ajouter ici ne serait que la répétition d'éloges que M. Granet entend depuis vingt ans; trente, peut-être!

MM. HAUSER ET JOLLIVET. — *Massacre des Innocents.*

Ces messieurs, hâtons-nous de le dire, n'ont point, de compagnie, massacré les innocents, c'est moi qui, prenant l'un dans la première salle, l'autre dans le grand salon, les ai réunis dans un même article, à cause de la similitude du sujet qu'ils ont traité si différemment.

M. Hauser nous donne un carton peint au clair obscur, nous dit le livret, ce qui signifie qu'il n'a point eu recours au coloris; différentes teintes de bistre suffisent à tout: chairs, draperies, cieux et monuments. Cette teinte sombre et monotone convient à cette scène lugubre d'enfants massacrés et de mères qui pleurent.

Chez M. Jollivet, c'est tout le contraire. Il ne s'agit plus d'un carton; la toile resplendit sous les flots d'une lumière métallique dont l'or, la pourpre, le marbre, réfléchissent les rayons; il y a même un cheval d'albâtre, il y a de tout... excepté



de la chair ; on croirait que la population juive a été pétrifiée pour la soustraire à la férocité d'Hérode. Ce miracle, dont la Bible de parle pas , appartient tout entier à M. Jollivet.

M. BORGET — *Pont chinois.*

*Pont chinois d'Amoy, peint d'après nature, le jour de la fête des Lanternes.* Entendez-vous, mesdemoiselles ? ces Chinois ne sont point des personnages de fantaisie, comme vous pourriez le croire en les trouvant tout pareils aux figures de paravents : les magots sont des exagérations et non des mensonges. Cette architecture en croquantes, ce ciel d'empois bleu, cette eau semblable à l'huile de riccin, sauf la couleur, tout ce que nous appelons des chinoïseries, sont *nature* en Chine ; du moins, M. Borget nous l'affirme ; il risquerait trop, malgré sa qualité de voyageur, à nous donner pour la vérité, sur la Chine, des études faites d'après des éventails. Ce curieux pays n'est plus fermé aux Européens et nos négociateurs avec la cour de Pékin, sont en route pour revenir.

M<sup>me</sup> BRUYÈRE. — *Le soir, Scène du temps de Louis XV.*

Pourquoi madame Bruyère calomnie-t-elle son aïeule et les nôtres en donnant, aux femmes qui vivaient sous le règne de Louis XV, des attitudes si peu convenables, et des allures si coquettes ? Sans doute, il y avait alors des étourdies chuchotant avec des abbés et se laissant poursuivre par des mousquetaires ; mais il ne faut pas appeler cela *un temps*, il faudrait être surtout sobre de la reproduction de la détestable peinture des Boucher et des Watteau, car on a tous leurs défauts et l'on ne peut pas avoir leurs mérites, qui sont l'originalité et la bonne foi. Boucher surtout était convaincu de la supériorité de l'art sur la nature et disait, en revenant de la campagne où il s'était aventuré par hasard : *il n'y a là ni lumière ni coloris.* Cette naïveté

donne du prix à ses œuvres, tandis que les pastiches qu'on s'efforce à en faire n'en ont aucun.

Mlle ALLIER. — *Les colons de Petit-Bourg.*

Mademoiselle Allier, fille du directeur de la colonie de Petit-Bourg, a voulu consacrer par la peinture les bienfaits de cette admirable institution. Ces enfants, arrachés à la misère et aux vices des villes par une philanthropie éclairée ; ces gamins de Paris, pour les appeler par leur nom, réunis, depuis trois ans à peine, à Petit-Bourg, et formés en colonie agricole, se conduisent en véritables chrétiens. C'est sur leur pitance qu'ils retranchent de quoi porter des secours à l'indigence, ainsi que nous les voyons, dans le tableau de mademoiselle Allier, entourant le lit d'une pauvre femme malade. Dans ces bonnes petites figures, qui sont toutes des portraits, on ne retrouve rien des habitudes tapageuses et vagabondes des enfants du peuple, abandonnés aux mauvais exemples. Mademoiselle Allier a mis beaucoup de vérité dans les détails, trop peut-être ! elle nuit à la sublimité de la pensée.

M. GEFFROY. — *Ariane et Thésée.* M. BILFELD. — *Télémaque racontant ses aventures.* M. RÉMOND. — *La mort d'Hippolyte.*

Si l'on voulait douter que la mythologie est impossible de nos jours, il suffirait de voir ces trois tableaux. M. Geffroy, qui, en sa qualité d'artiste dramatique du Théâtre-Français, ne sait que trop combien, pour la génération présente, tous ces demi-dieux sont difficiles à reproduire, s'est imaginé que du temps de Thésée les figures étaient couleur de terre cuite et que les corps n'avaient aucun relief ; enfin, que les silhouettes tracées sur les vases étrusques étaient la reproduction de la nature dans les temps héroïques. Cela peut être un système d'antiquaire, mais à coup



sûr ce n'est pas un sentiment d'artiste.

Nous avons grand tort de ne pas mieux profiter du récit des aventures de Télémaque, quand c'est Fénélon qui les raconte ! mais le public est très-excusable de passer bien vite devant le tableau de M. Bilfeld, représentant le fils d'Ulysse entretenant Calypso : c'est pour le coup que la déesse doit être *inconsolable* ! Quelle peinture !

« Pauvre monstre ! » disait à part lui un acteur de province, pour se donner un air ému, en écoutant le récit de Thérémène. M. Rémond n'a pas voulu de cette pitié ; quel vigoureux gaillard, que ce terrible cétaçé au front à cornes de taureau ; le tremblant Hippolyte lui a fait au flanc une piqure que, par une hyperbole de courtesan, Thérémène appellera *une large blessure*. Si vous voulez que je vous dise, je crois que le monstre a été composé par M. Remond pour justifier les coursiers d'Hippolyte du reproche d'ingratitude. Leur *saute qui peut* est bien pardonnable en présence d'un pareil ennemi. N'importe, quelles que soient les raisons, bonnes ou mauvaises, de M. Rémond pour avoir fait ce qu'il a fait et de même celles de M. Geffroy et celles de M. Bilfeld, j'en reviens à mon dire : la mythologie est morte, ne nous obstinons pas à la ressusciter.

M. LARIVIÈRE. — *M. le maréchal duc d'Isly.*

M. Larivière a beaucoup de talent, pour qui ne voit qu'avec *les yeux de la chair*, pour me servir d'une expression biblique ; jamais avec lui une seule des pensées du modèle ne s'échappe de la voûte du crâne. Les *pectoraux* peuvent se faire sentir sous l'habit boutonné, car M. Larivière dessine correctement, mais jamais le cœur ne bat. Ainsi, dans ce portrait je vois M. Bugeaud en grand uniforme, mais de l'habile et vaillant maréchal, gouverneur de l'Algérie, il n'en est pas question.

M. HORACE VERNET. — *Le frère Philippe.*

J'arrive à parler de ce portrait quand toutes les formules d'éloges sont épuisées. Dire simplement aujourd'hui : *c'est très-beau*, donnerait l'air d'un envieux ; il faut se récrier, se pâmer, se tordre d'admiration devant cette toile pour être à la hauteur de l'admiration du public. Il y a des pèlerins qui partent des profondeurs du quartier Saint-Marceau, pour venir au Louvre rendre visite au frère Philippe. On dit même que des bourgeois de Saint-Germain-en-Laye, qui avaient juré de ne jamais se confier à la vapeur, ont manqué à leur serment, en cette occasion. S'il en est encore d'entre vous, mesdemoiselles, qui ne sachent pas ce que c'est que ce merveilleux portrait, je vais tâcher de le leur apprendre. Le frère Philippe, supérieur général des Frères de la Doctrine chrétienne, est un homme déjà âgé, porteur de l'une de ces figures que la bonté et l'intelligence se chargent d'ennoblir. Il est représenté de face, assis sur une chaise grossière et vêtu de la pauvre robe noire de son ordre. Jamais M. Horace Vernet, le peintre aux succès populaires, n'a rien réussi d'aussi parfaitement que cette figure. Elle satisfait les connaisseurs par de réels et solides mérites, et, ainsi que je viens de vous le dire, charme la foule. Il y a dans ce tableau des détails qui produisent une illusion complète. Une crevasse au mur, une branche de buis bénit, un clou, une paire de lunettes posée sur la table auprès du livre, sont les principaux éléments de ce véritable triomphe.

M. JACQUAND. — *Charles II quitte l'Angleterre.*

Ce tableau, dont votre Journal vous donne aujourd'hui le trait, représente l'un des épisodes les plus intéressants de l'histoire d'Angleterre. Après la bataille de Worcester, Charles II, fugitif, a trouvé un asile dans la pauvre cabane d'un pè-



cheur; cet homme, dévoué à son prince malheureux, comme le peuple se dévoue quelquefois, a consenti à conduire le roi en France. Le départ a été préparé avec le plus grand secret; le pêcheur n'en a pas même parlé à sa jeune femme; cependant, celle-ci reconnaît Charles, et, au moment où il va monter dans la barque, elle se jette à ses pieds et le prie de bénir ses enfants.

M. Jacquand est l'un de nos peintres épisodiques les plus heureux. En même temps qu'il peint Charles II fugitif, il nous montre avec un égal talent son malheureux père, prisonnier et en but aux insolences d'un simple cornette de l'armée de Fairfax: le dédain railleur et aristocratique du roi et la morgue brutale du républicain sont parfaitement exprimés dans cette charmante composition.

M<sup>me</sup> ALIDA DE SAVIGNAC.

### Correspondance.

*De l'Influence des femmes sur le développement de l'industrie séricicole.* Enfin me dis-je, en voyant le titre de cette brochure, on nous reconnaît donc bonnes à quelque chose! Au fait, puisque nous portons des robes de soie, nous devons, en bonnes Françaises, empêcher notre pays de les payer à l'étranger; et nos pères, nos frères, nos fiancés, nous pardonneront ce luxe tout féminin, lorsque, par notre intelligence, nous pourrions augmenter encore, pour notre pays, une si belle et si utile industrie.

En lisant cette brochure, je trouvai ce passage d'un livre sur les vers à soie, traduit du chinois, et publié en 1837, par M. Stanislas Julien, de l'Institut. « La femme légitime de l'empereur Hoang-Ti, nommée Si-Ling-Chi, commença à élever des vers à soie (environ 2,700 ans avant notre ère). Si-Ling-Chi fit

» ramasser une grande quantité de ces  
» insectes, qu'elle voulut nourrir elle-même dans un lieu qu'elle destina uniquement à cet usage; elle trouva, non-seulement la façon de les élever, mais encore la manière de dévider leur soie, et de l'employer pour faire des vêtements.

» En reconnaissance d'un si grand bienfait, la postérité plaça Si-Ling-Chi au rang des Esprits, et lui rendit des honneurs particuliers, sous le nom de *Déesse des vers à soie.* »

Il y a dans le Li-Ki, ou livre des cérémonies chinoises (l'an 551 avant J.-C.):

« Durant le dernier mois du printemps, l'impératrice jeûne, se purifie, et offre un sacrifice à l'Esprit des vers à soie; elle va dans les champs et cueille elle-même des feuilles de murier; elle défend aux dames nobles et aux femmes des ministres de s'orner de leurs parures, et elle dispense ses suivantes de leurs travaux de couture et de broderie, afin qu'elles puissent donner tous leurs soins à l'éducation des vers à soie. »

Le Chou-King (l'un des livres canoniques des Chinois) dit: « Le premier jour de la lune du dernier mois du printemps, la femme du prince lave la graine des vers à soie dans la rivière. »

Au livre des Rites (dans le v<sup>e</sup> siècle avant J.-C.), on trouve ces lignes:

« On choisit, par le moyen des sorts, les dames des trois palais et les dames nobles qui sont pures et entourées d'heureux présages, et on les envoie dans la maison des vers à soie, pour les nourrir et s'occuper de tous les soins de leur éducation. »

De la Chine, qui paraît avoir été le berceau de l'industrie de la soie, elle se répandit dans l'Inde, dans la Perse; avec les conquêtes d'Alexandre-le-Grand, on la vit s'étendre dans l'Asie; elle fut portée à l'ancienne Cos (aujourd'hui l'île de Stancho), près des côtes de l'Anatolie,



par Pamphila, fille de Latoüs. Suivant Aristote, ce fut elle qui apprit aux habitants la manière d'élever les vers à soie et de filer leurs cocons.

Sous le règne de Charles VIII, après la conquête du royaume de Naples, les mûriers et les vers à soie furent apportés en Dauphiné.

Un siècle et demi plus tard, Henri IV fit tous ses efforts pour donner de l'extension à cette branche d'industrie; Marie de Médicis, sa femme, s'y associa; et, en 1604, elle voulut accompagner le roi dans un voyage qu'il fit à Mantes, pour établir une fabrique de soie dans le château de cette ville.

Enfin, après plus de deux cents ans, M. Camille Beauvais, comprenant pour notre pays l'utilité de cette industrie, entreprit de la répandre dans le nord et dans le centre de la France, et fonda l'Institut Séricicole des bergeries de Sénart; mais sans l'assistance de sa mère, et le concours d'une fille chérie, ses résultats eussent été, dit-on, moins prompts et moins heureux.

Allons, ma chère, puisqu'une impératrice de Chine a été déifiée pour avoir fondé l'industrie de la soie; qu'une belle Grecque l'a enseignée à ses compatriotes; qu'une reine de France s'y est intéressée; suivons l'exemple que nous montrent de nobles dames et de gentes demoiselles de tous nos départements; mettons-nous à l'œuvre, élevons des vers à soie! Cela doit être si bon de gagner de l'argent! car, avec ce *vil métal* (ainsi le nomment ceux qui ne savent pas l'employer), on peut donner du pain à ceux qui ont faim, des vêtements à ceux qui ont froid... On s'achète une bibliothèque, un piano neuf, on paye sa toilette, on gagne de quoi faire son trousseau... si l'on est pauvre, on vient en aide à ses parents... Ah! cela doit-être bien bon de gagner de l'argent dans le but d'améliorer ou d'embellir l'existence d'un père, d'une mère, qui ont travaillé afin de donner à

leurs enfants l'instruction, cette seconde vie!... et pour nous, jeunes filles, qui n'avons jamais fait que recevoir, combien il nous serait doux de pouvoir donner à notre tour!

Tu crois, peut-être, qu'il te faut pour fonder cette industrie beaucoup de temps, d'espace, d'argent... Mon Dieu, non! Je me suis procuré, à l'*Industrie parisienne*, le tableau synoptique de M. Brunet de la Grange, inspecteur du ministère de l'agriculture pour la production de la soie, et je vais te rassurer sur ces trois points.

D'abord, tu achètes une once (31 grammes 25 centigrammes) de graine (on appelle ainsi les œufs), cette once produit 40,000 vers à peu près. La première année elle coûte 6 francs, la seconde 2 francs, parce que tu l'obtiens de 500 grammes de tes cocons. — Une boîte à éclosion. — Il te faut un couteau pour hacher les feuilles de mûrier, — un tamis chinois pour les distribuer aux vers. — Des filets en tulle, en papier, en fil, pour les *délitements*; (on nomme ainsi l'action de nettoyer les vers à soie), et pour les *dédouplements*, (l'action de donner aux vers plus d'espace à mesure qu'ils en ont besoin). 2,000 kilos de feuilles de murier blanc, qui, année commune, coûtent de 70 à 80 francs. Si tu as des mûriers, en comptant l'intérêt du terrain qu'ils couvrent, et ce que coûte leur culture, les 2,000 kilos ne te reviennent qu'à 50 fr. Tu as un cabinet de toilette qui a une cheminée, ton menuisier placera au milieu des espèces d'étagères formées de claies en osier ou en roseaux, superposées à 50 centimètres l'une de l'autre, longues d'un mètre 40, et larges de 66 centimètres, ce sera ta magnanerie.

Magnanerie vient de l'italien *mangiare*, manger, consommer. En effet, le ver à soie semble ne vivre que pour cela. Nous appelons *magnanerie* le lieu où ils mangent, *magnanier*, *magnanière*, les personnes qui s'occupent des vers à soie.

Lorsque les bourgeons des feuilles du



mûrier commencent à pousser, on s'occupe de faire éclore les œufs.

D'après la méthode de M. Camille Beauvais, il faut six jours au moins pour l'éclosion, et progressivement 15, 16, 17, 18, 19 et 20 degrés de chaleur (de Réaumur), 24 au plus. Les paysannes font éclore les œufs en les portant le jour dans un sachet suspendu sur leur poitrine, et en les déposant la nuit sous leur oreiller. Lorsqu'ils sont éclos et placés dans la boîte à éclosion, on pose sur les vers le filet de tulle, sur ce filet on pose le tamis; on hache des feuilles de mûrier (leur quantité et le nombre des repas sont indiqués jour par jour dans le tableau de M. Brunet de la Grange), on met les feuilles sur le tamis, au travers lequel on les fait passer. Les vers, sentant les feuilles, montent à travers le tulle pour venir les manger; alors on enlève ce tulle, en même temps que les vers, pour les placer sur une feuille de papier posée sur les claies. Au second repas et aux suivants on agit de même, en changeant de sorte de filet, selon l'âge des vers à soie, mais alors on transporte les vers sur une place vide, afin d'enlever leur litière. Au 28<sup>e</sup> ou au 30<sup>e</sup> jour, ils montent dans les cabanes et ne mangent plus. A ce moment, tu places sur les claies les cabanes représentées n<sup>o</sup> 9, planche V. Pour faire ces cabanes, demande au menuisier des petits tasseaux longs, de la largeur des claies, fais-lui percer des trous sur le dessus, introduis dans ces trous des branches de bruyère ou de bouleau que tu recourbes de manière que deux tasseaux placés à 35 centimètres de distance l'un de l'autre, forment une de ces cabanes, qui doit être haute de 50 centimètres. Il en contient quatre sur chaque claie. Les vers grimpent aux branches et y forment leur cocon. Il leur faut 72 heures pour le filer. On ne doit déramer, c'est-à-dire, enlever les cocons, que trois jours après la montée des derniers vers. Cependant, dès que les premiers cocons sont formés, déta-

che une des branches d'une cabane et envoie-la tout de suite à la filature de soie la plus voisine, où, d'après cet échantillon, on t'achètera tes cocons de soie. Tous les objets nécessaires pour fonder une magnanerie se trouvent à l'Industrie Parisienne.

Si tu as suivi exactement la marche que t'indique le tableau de M. Brunet de la Grange, ton once de graine aura produit 45 à 50 kilos de cocons qui se vendent, année moyenne, 4 fr. le kil. Tu comprends que la première année exige le plus de dépense.

Récapitulons ce qu'il te faut pour une éducation de vers à soie.

Du temps : 28 ou 30 jours. L'espace : 350 pieds carrés, de l'argent... le chiffre varie selon tant de circonstances, que je ne peux le connaître; seulement, je sais que cette industrie peut, la seconde année, rapporter de bénéfice au moins 60 p. 0/0. Allons, ma chère amie, deviens une célèbre magnanière... Songe à ce proverbe chinois : *Avec le temps et la patience, la feuille de mûrier devient satin.*

En attendant, occupons-nous de notre planche V.

Le n<sup>o</sup> 1 est une pale qui se brode sur mousseline, au plumetis ou au point d'armes; pour ce dernier point, elle se monte sur un métier; les quatre feuilles de vigne se couvrent chacune d'un point différent : en nœuds, en sablé, en piqué, en coulé. L'A se fait en nœuds, les étoiles en piqué, tout le reste se brode au passé. Si elle se fait en velours, en moire, elle se brode en soie demi-torse et les étoiles en or. J'ai vu cette pale rue Louis-le-Grand.

Ce dessin peut servir aussi pour une pelote de mousseline; il n'y a qu'à changer la couronne d'étoiles en une couronne de titre et mettre les initiales du nom de la personne à qui tu destines ce joli cadeau.

Le n<sup>o</sup> 2 est un dessin de voilette qui se brode en application sur beau tulle de



Bruxelles; il en faut 60 centimètres de haut sur 1 mètre 50 centimètres de long. Cette voilette m'a été montrée toute prête à broder à l'*Industrie parisienne*.

Le n° 3 est un entre-deux qui se brode au plumetis.

Le n° 4 est un ceinturon de chasseur pour soutenir le couteau. Il faut une bande de canevas Pénélope, n° 24, longue de 1 mètre 30 centimètres (les 30 centimètres sont pour la gaine du couteau). Si tu n'as pas de chasseur dans ta famille, tu as des frères qui portent des sarreaux (je préfère ce mot à celui de blouse), et ce dessin ferait un joli ceinturon (gardons pour nous le mot ceinture). Ce ceinturon doit être large de 8 centimètres.

Le n° 5, ce sont les couleurs employées dans ce dessin qui représente une tête de biche (sans doute le portrait de la Biche au Bois) et une tête de chien, le fond se fait en laine grise. Ce ceinturon était en montre rue *Louis-le-Grand*; je suis entrée pour le voir de plus près, et l'on m'a conseillé de ne l'exécuter qu'au demi-point. Ainsi, tu fais le premier point comme à l'ordinaire, et tu ne fais pas le second point qui se croisait sur le premier. De cette façon la tapisserie est moins épaisse, le canevas n'en est pas moins couvert, et de plus, il y a économie de laine et de temps; mais il faut du canevas Pénélope.

Le n° 6 est un bonnet de forme anglaise, pour un tout petit enfant. Il se fait en mousseline; on le double de taffetas rose ou bleu; devant, on le garnit de deux petits tulles plissés, cousus l'un au-dessus de l'autre et entremêlés de boucles de petit ruban de satin; des deux côtés on place deux rosettes de petit ruban pareil. Ce bonnet fait partie des vingt-six pièces de la layette qui se vend 12 fr.

Le n° 7 est une garniture de chapeau de paille, formée de 2 mètres 40 centimètres de ruban de gros-de-Naples, large de 6 centimètres et demi, que l'on coupe en trois morceaux et que l'on effile ensuite

chacun des deux bouts. Ces rubans se froncent au milieu, se rapprochent, se placent sur la passe, où ils forment une espèce de chicorée.

Le n° 8 est une rosette qui se met au côté droit d'un bonnet de tulle illusion ou de mousseline brodée. Bien entendu que le côté gauche est orné de même. Il faut 1 mètre 60 centimètres de ruban de gaze ou de gros-de-Naples, selon l'étoffe du bonnet. On taille les trois premières boucles longues de 12 centimètres, les secondes longues de 10, celles de l'autre bout longues de 8, et l'agrafe aussi de 8; total 80 centimètres. Lorsque le bonnet a deux rangs de tulle illusion ou de dentelle, on détache ces trois premières boucles pour les coudre sur le premier rang de dentelle, et l'on ajoute sur le second rang, l'agrafe qui n'est plus composée que de quatre boucles. Le reste de la garniture du bonnet n'est qu'un ruban tourné sur lui-même, placé autour du fond et revenant nouer derrière.

Le n° 9, ce sont les cabanes des vers à soie.

Le n° 10 est un rébus. Et maintenant causons modes et nouveautés.

J'ai vu au salon de peinture de charmantes toilettes de demoiselles. Deux sœurs, donnant le bras à leur frère, et accompagnées de leur mère, avaient chacune : une robe de taffetas à petites raies rose et gris pâle, — une écharpe de gros-de-Naples blanc; — une capote de crêpe rose, ornée seulement de deux rosettes de tulle rose placées des deux côtés de la passe, — gants paille, — bottines grises.

Deux autres sœurs avaient chacune une robe de gros-de-Naples carmélite glacé de noir, — un mantelet de mousseline brodée — et un chapeau de crêpe blanc, orné d'un simple ruban croisé sur la forme.

Des petites filles avaient une robe de percale blanche, recouverte d'un pardessus de gros-de-Naples puce, — un bibi de paille, garni de petits velours puce : trois velours



traversaient le fond et venaient de chaque côté se réunir sous le velours qui entourait la forme. Des deux côtés, deux rosettes de velours; derrière, bavolet de gros-de-Naples paille, orné d'un petit velours puce.

Chez soi, ou pour courir à la campagne, l'on porte force robes de couil bleu, — col et manchettes amazone, — tablier de gros-de-Naples, — chapeau de Nice en paille de couleur, le seul qui abrite du soleil, et pour lequel M. André Legras a obtenu un brevet d'invention.

En soirée; robe de mousseline blanche, la jupe terminée du bas par un ourlet haut de 10 centimètres; à moitié de la jupe on coud un volant taillé en droit fil, terminé du bas par un ourlet haut de 10 centimètres; ce volant, sans compter l'ourlet, doit être haut de 60 centimètres, et si la jupe a quatre lés de trois quarts, il en faut six pour la garniture cousue tout uniment sans passe-poil. Corsage guimpe, le devant seulement froncé sur les épaules; ces fronces, et celles qui nécessairement résultent de ce que le bas de la taille est plus étroit que le haut, se réunissent au milieu du devant sous la ceinture à laquelle ce corsage est monté. Cette ceinture doit être haute de 3 centimètres; le dos est de même froncé du bas; il se ferme avec trois ou quatre boutons placés dans le haut du corsage. Le haut de ce corsage est monté sous une petite bande de mousseline haute de 2 centimètres, sur cette bande on coud une petite ruche de tulle haut de 4 centimètres; la manche, taillée longue, en droit fil, un peu plus large que l'entourure, aussi large du haut que du bas, laisse voir le poignet, et est garnie sur son ourlet, large d'un centimètre, de la même petite ruche de tulle. — Sur la tête, l'ornement du chapeau n° 7, planche V; — ceinture longue, en ruban pareil, effilée des deux bouts et nouée devant.

Robe de Barége uni ou de turlataue, faite de même; — pour coiffure, les nœuds n° 8, planche V, exécutés en velours rouge ou

bleu; — ceinture pareille — boucle de métal.

A présent, ma chère, je vais t'expliquer mon dernier rébus :

Un A, seul — un huis (une porte) — le mot Quina écrit sur un bocal, dans une pharmacie — un espace vide, c'est-à-dire rien — une île — un nœud de ruban — les restes d'un repas — et un capucin qui sonne.

Explication : *A celui qui n'a rien, il ne reste personne.*

Adieu, ma chère amie; entre nous je veux prendre pour devise : *Loin des yeux, près du cœur.*

A propos, je viens de voir quelque chose d'admirable : c'est le *Musée Lambourg*. Imagine-toi les animaux les plus terribles, les plus jolis oiseaux, les fruits de la terre, les douces fleurs, exécutés en verre, et d'une vérité surprenante. Au moyen d'une lampe, dont il augmente ou diminue la chaleur avec le secours d'un soufflet que son pied agite, M. Lambourg fait fondre le verre, le tourne, l'allonge, l'arrondit, et en cinq minutes, de ses doigts habiles, il a créé deux tourterelles, une élégante levrette ou un bouton de rose. Heureuse celle de nous qui, pour sa fête, recevra un de ces riches et gracieux bouquets!

J. J.

## Sphémérides.

### MOEURS ET COUTUMES.

12 mai 1557, sédition d'écoliers au Pré aux Clercs, à Paris.

Les séditions et les combats du Pré aux Clercs sont célèbres dans l'histoire de Paris. A l'époque où une civilisation encore grossière laissait l'autorité sans force morale, où l'état de guerre dominait partout entre les individus, comme entre les diverses corporations et les divers quartiers d'une ville, les écoliers se signalaient par des excès et des révoltes sans nombre. En 1548, ils avaient assiégé l'abbaye Saint-Germain des Prés, fait des brèches aux murs, brisé les arbres et les treilles.



Malgré les informations ordonnées et les mesures sévères prises par le parlement, ces désordres se renouvelèrent les années suivantes. Ils avaient pour cause ou pour prétexte les empiétements des moines de Saint-Germain sur le Pré aux Clercs, que l'Université regardait comme son domaine.

Le 12 mai 1557, les écoliers, excités par les principaux et les régents des collèges, affichent des placards, prennent des armes, mettent le feu à trois maisons voisines du territoire contesté, et tuent le sergent qui se présente pour les contenir. Le 20 du même mois nouvel attroupement, nouveaux dégâts. Le Parlement cite plusieurs fois à sa barre le régent de l'Université et s'adresse au roi lui-même pour obtenir des secours. Par lettres datées de Villers-Cotterets, Henri II fait défense aux écoliers, régents et *martinets* (écoliers externes) de se rendre au Pré aux Clercs. Bientôt après ce lieu fut clos de murailles : les écoliers prisonniers furent mis en liberté, on ne retint que ceux de leurs complices qui n'étaient pas étudiants. « Ainsi, dit Du-laure, le Pré aux Clercs cessa pour quelque temps d'être le théâtre des exploits de la jeunesse des collèges, mais elle trouva d'autres lieux pour exercer sa turbulence. »

---

### Mosaïque.

---

#### LA VEILLÉE DU 31 DÉCEMBRE.

Hélas ! mes sœurs, voici encore une nouvelle année retranchée de notre vie :

De la couronne de nos ans  
C'est encore une fleur qui tombe.  
C'est encore un pas vers la tombe :  
Vers cet asile où tout retombe,  
Hélas ! emporté par le temps !

Écoutez à ce sujet la chanson tyrolienne intitulée *la Vie*.

« La vie est pareille à une flamme fugitive. C'est la paille allumée que, dans nos veillées, les enfants se passent entre eux : elle brille dans les mains de l'un et s'éteint dans celles de l'autre.

» Passez ! prenez ! passez ! l'étincelle vit encore, l'étincelle va mourir !

» L'enfant vient de naître, et son œil, ouvert un moment, s'est fermé pour jamais. Dans ce jeu de la vie, il n'a gardé la flamme qu'une minute ; il n'a pu la passer à un autre... elle est morte avec lui !

» Passez ! prenez ! passez ! l'étincelle vit encore, l'étincelle va mourir !

» Un autre est parvenu à l'âge d'homme ; il choisit une femme, et de nombreux enfants sont le fruit de cette union. Dans le jeu de la vie, celui-là a pris la flamme, et avant sa mort, il a su la passer à d'autres.

» Passez ! prenez ! passez ! l'étincelle vit encore, l'étincelle va mourir !

» Ce vieillard a vu souvent la flamme passer et repasser dans ses mains ; il la tient une dernière fois. Ce jeu de la vie lui a semblé trop court ; il voudrait la retenir !... elle s'éteint entre ses mains, et le vieillard s'éteint comme elle.

» Passez ! prenez ! passez ! l'étincelle vit encore, l'étincelle va mourir ! »

OCTAVIE ROMÉY.

---

Il n'y a peut-être pas de plus douces jouissances que les privations que l'on s'impose pour le bonheur de ceux qu'on aime.

SENÈQUE.

---

Celui-là ne sait point aimer les bons qui ne hait pas les méchants.

CHARILAUS.



# LES.

trième de la journée , 11

AGLIUOSO,

*botté napolitain* ).

grand seigneur par l'adresse  
lui avait laissée son père.  
i attire les reproches de sa

fois dans la ville de Na-  
endiant, si maigre qu'il  
au sur les os, si pauvre  
me un enfant nouveau-né.  
du sac de la vie, il appela  
et Pippo, et leur dit :  
ue de régler mon compte  
et croyez, si vous êtes  
quitte avec joie ce monde  
seul regret est de vous  
mme sainte Claire, sans  
ts comme un plat à barbe,  
ieux noyau de prune. Je  
ue vous n'avez pas seu-  
nt tenir sur la patte d'une  
vous feriez dix milles en  
il vous tombât un liard  
pendant, tout misérable  
quoique m'étant toujours  
delle, je veux vous léguer  
mon affection. Toi donc,  
s l'ainé, prends ce cri-



# PETIT ENFANT

## ROMANCE.

POÉSIE D'AMÉDÉE BOUDIN. ——— MUSIQUE D'ALFRED QUIDANT.

*Allegretto espressivo.*

PIANO. *pp* *cresc.*

*Simplice.*

Petiten - fant

*rit: espres: rit: pp*

— que j'ai l'âme atten - dri - - - e; Quand je te vois ——— te li - vrer au plai -

— sir ——— Et fol - le - ment ——— chercher dans la prai - - rie ———

*animato.*

Un pa - pil - lon ——— que tu ne peux sai - sir ——— L'o - ra - ge



*cresc.*  
 gron-de et l'éclair fend la nu - - - e Reviens bien vi - - -

*dim.* *Tempo.*  
 - te en-fant voici la nuit La gai té seu - - - le à ton âge est con -

*ritard.* *pp* *ad libitum.* *ritard.*  
 - nu - - - e Tu vis heu - reux res - te toujours pe - tit. *Tempo.* *S*

*rall.* *espressivo* *suivez le chant.* *ritard.*

2.

Petit enfant, tes couleurs sont vermeilles;  
 Beau chérubin, j'aime tes yeux d'azur;  
 Bientôt les ans, les chagrins et les veilles,  
 Viendront rider ton visage si pur.  
 Loia de ta mère, aux champs de la victoire,  
 Si tu mourais, ah! tu serais maudit!  
 Le vrai bonheur n'est pas tout dans la gloire.  
 Ô mon enfant, reste toujours petit.

3.

Que tes baisers, doux comme ceux d'un ange,  
 Me font du bien! enfant, n'aime que moi;  
 Pourquoi faut-il ici bas que tout change?  
 Pour l'avenir mon cœur est plein d'effroi...  
 Un autre amour, occupant ta pensée,  
 Effacera le mien de ton esprit.  
 Ta mère, enfant, plus qu'une fiancée  
 Te chérira, reste toujours petit.



Malgré les informations  
mesures sévères prises p  
ces désordres se renouv  
suivantes. Ils avaient po  
prétexte les empiétemen  
Saint-Germain sur le Pré  
l'Université regardait con

Le 12 mai 1557, les éc  
les principaux et les rég  
affichent des placards, pr  
mettent le feu à trois ma  
territoire contesté, et tue  
se présente pour les cor  
même mois nouvel attr  
veaux dégâts. Le Parleme  
fois à sa barre le régent  
s'adresse au roi lui-même  
secours. Par lettres daté  
terets, Henri II fait défe  
régents et *martinets* (éc  
se rendre au Pré aux Cler  
ce lieu fut clos de murai  
prisonniers furent mis e  
retint que ceux de leur  
n'étaient pas étudiants.  
laure, le Pré aux Clercs  
que temps d'être le thé  
de la jeunesse des coll  
trouva d'autres lieux  
turbulence. »

---

### Mosaïque

---

#### LA VEILLÉE DU 31

Hélas ! mes sœurs, v  
nouvelle année retranché

De la couronne de nos  
C'est encore une fleur  
C'est encore un pas ver  
Vers cet asile où tout n  
Hélas ! emporté par le

---

Imprimerie de